

Statue d'homme d'Etat.

C'était un bavard de talent très mince,
Et pendant trente ans, il avait été
Fameux à Paris, grand homme en province
Ministre deux fois, toujours député

Très d'éminent et de sympathique
Il avait très doux ou très corrompu
Ainsi qu'il convient dans la politique
Brief, c'était l'honneur de nos parlements

Il mourut. Sa ville-elle était très fière
D'avoir enfiévré ce contemporain. -
Dès qu'il fut enfin muet dans sa bière
Lui fit, sans tarder, revivre en airain

J'ai vu ce statue. Elle est sur la place
Où se tient aussi le marché couvert.
C'est bien l'onneur, son geste menace,
Et sa redingote est en bronze vert

Mais nos bons ruraux, vile multitude,
Voyant les produits du pays natal,
Sans y voir malice et par habitude,
Mettent leurs boudes près du piédestal

Et tous les lundis, quand les paysannes
Sous les piliers noirs viennent se ranger,
Le tribun d'airain harangue des ânes
Et ça ne doit pas beaucoup le changer

François Coppée

DE NOTRE LITTÉRATURE NATIONALE

Il peut paraître singulier à plusieurs personnes que je vienne parler ici de notre littérature nationale, puisqu'on prétend que nous n'avons pas de littérature canadienne proprement dite, et que ce qui est écrit par nous fait partie des lettres françaises.

Malgré tout ce qu'il y a de flatteur pour notre amour-propre dans cette glorieuse confusion de nos écrits avec la plus grande, la première littérature du monde entier, je ne suis pas prêt à faire cette admission; au contraire, je crois que nous avons une littérature qui est bien à nous, et qui, tout en revêtant autant que possible la forme française, c'est-à-dire la forme la plus rapprochée de la perfection idéale, n'en reste pas moins profondément et véritablement canadienne.

C'est peut-être un phénomène assez rare, mais qui, toutefois, n'est pas sans exemple, puisqu'il se retrouve tout près de nous, chez nos voisins des États-Unis, où les lettres, tout en se servant de la langue de Shakespeare, conservent néanmoins tous les caractères distinctifs de leur nouvelle nationalité.

Notre littérature ne date pas de bien loin, car notre histoire elle-même n'embrasse qu'une époque tout à fait récente; mais elle a déjà accompli une marche ascendante assez remar-

quable, si l'on considère les circonstances dans lesquelles elle a dû se produire et se développer.

Les hardis pionniers qui colonisèrent le sol de la Nouvelle-France, devenu pour nous le sol de la patrie, n'avaient pas le loisir de songer aux arts ou aux lettres; mais, avec la pointe de leur sabre, le tranchant de leur hache, ou le soc de leur charrue, ils ont écrit en caractères ineffaçables sur la surface du pays, de glorieuses et sublimes pages qui forment, en quelque sorte, l'héroïque préface de notre histoire nationale. Ces époques étaient des jours de luttes et de batailles, une littérature en action. Les seuls accents qui éveillaient les échos du grand fleuve et les solitudes de nos forêts étaient les notes stridentes de la trompette et du clairon, les détonations du mousquet, les cris de triomphe des vainqueurs et les plaintes de ceux qui étaient tombés.

Mais, ces temps d'épreuve, de dévouement et de sacrifices n'ont pas été perdus pour les lettres de notre pays. Beaucoup de ces actions valeureuses ont été écrites succinctement par les chroniqueurs de l'époque; et ces relations forment la mine abondante qu'ont exploitée plus tard et qu'exploitent encore aujourd'hui tous ceux qui veulent s'inspirer aux sources mêmes des hauts faits les plus grands et les plus beaux de l'humanité.

Pendant les époques de trêve, toutefois, les *voyageurs* s'enfonçaient dans les forêts immenses du continent, explorant les montagnes, les prairies, les lacs et les rivières dont les magnificences se révélaient partout à leurs regards étonnés. Ils établissaient des postes qui devaient former, plus tard, des paroisses, des villages et des villes. C'est pendant ces courses aventureuses que le Canadien montrait ce qu'il a toujours été, et ce qu'il restera toujours, je l'espère, un héros au besoin, mais un héros doublé d'un artiste. Ses hauts faits, il les chantait lui-même, simplement et de la même façon qu'il les accomplissait, c'est-à-dire instinctivement et presque sans s'en douter. De là ces chants nombreux qui, empruntés d'abord, par le procédé de l'assimilation, aux mélodies populaires de l'ancienne France, ont fini par se transformer, se développer et devenir les véritables « complaintes » canadiennes, si pleines de charme et de sentiment, dont la com-

plainte de Cadieux, ou Cayeux, est peut-être un des plus touchants exemples.

Pour l'avantage de ceux qui ne connaissent pas cette complainte, je vais la citer en entier.

Petit rocher de la haute montagne,
 Je viens ici finir cette campagne;
 Ah! doux échos, entendez mes soupirs;
 En languissant je vais bientôt mourir.
 Petits oiseaux, vos douces harmonies,
 Quand vous chantez, me rattach' à la vie;
 Ah! si j'avais des ailes comme vous,
 Je s'rais heureux avant qu'il fût deux jours.
 Seul en ces bois, que j'ai eu de soucis!
 Pensant toujours à mes si chers amis,
 Je demandais, hélas! sont-ils noyés?
 Les Iroquois les auraient-ils tués?
 Un de ces jours, que m'étant éloigné,
 En revenant, je vis une fumée;
 Je me suis dit : Ah! grand Dieu, qu'est ceci?
 Les Iroquois m'ont-ils pris mon logis?
 Je me suis mis un peu à l'ambassade,
 Afin de voir si c'tait une embuscade;
 Alors, je vis trois visages français.
 M'ont mis le cœur d'une trop grande joie.
 Mes genoux plient, ma faible voix s'arrête;
 Je tombe; hélas! à partir ils s'apprentent!
 Je reste seul, pas un qui me console.
 Quand la mort vient par un si grand désolé.
 Un loup hurlant vient près de ma cabane,
 Voir si mon feu n'avait plus de boucane;
 Je lui ai dit : retire-toi d'ici!
 Car, par ma foi, je perc'rai ton habit.
 Un noir corbeau, volant à l'aventure,
 Vient se percher tout près de ma toiture;
 Je lui ai dit : mangeur de chair humaine,
 Va-t'en chercher d'autre chair que la mienne!
 Va-t'en là-bas, dans ces bois et marais,
 Tu trouveras plusieurs corps iroquois;
 Tu trouveras des chairs, aussi des os;
 Va-t'en plus loin, laisse-moi en repos!
 Rossignolet, va dire à ma maîtresse,
 A mes enfants, qu'un adieu je leur laisse;
 Que j'ai gardé mon amour et ma foi,
 Et désormais, faut renoncer à moi!
 C'est donc ici que le mond' m'abandonne;
 Mais j'ai recours en vous, Sauveur des hommes;
 Très sainte Vierge, Ah! m'abandonnez pas;
 Permettez-moi d'mourir entre vos bras.

Et, remarquons, en passant, que, sous le rapport de ses commencements, notre littérature n'est pas un exemple

unique. Toutes les littératures ont commencé de la même manière, dans le peuple, et par la chanson. Chacun a lu les fameuses *chansons de geste* qui forment les premières étapes de la littérature de France.

La *Chanson de Roland*, la mieux connue de toutes, est considérée à bon droit comme une espèce d'épopée et comme le portique qui donne accès à ce temple si riche et si majestueux qui s'appelle la littérature française.

Les anciens troubadours, qui allaient par les châteaux, célébrer dans leurs chansons les exploits des preux des âges antiques, étaient en réalité les ancêtres légitimes de nos chansonniers voyageurs. Seulement, nos voyageurs ne pouvaient pas aller colporter leurs œuvres dans les châteaux, d'abord, parce que nous n'avions pas de châteaux, et ensuite, parce que ces hardis découvreurs avaient bien d'autres courses à faire dans lesquelles ils devaient porter autre chose que des guitares et des mandolines.

Leurs chants, la plupart du temps, n'étaient pas même écrits, mais se perpétuaient dans les familles par la tradition. Il est vrai que, dans ce passage à travers les familles, ils subissaient bien des variantes, des additions et des retranchements; mais l'idée principale surnageait, et c'était le point le plus important. La chanson de Cadieux, que je viens de citer, a eu un meilleur sort; elle a été écrite sur des écorces de bouleau, et c'est ainsi qu'elle a pu faire sans danger le voyage à travers les années.

La lutte qui s'était faite avec les bêtes féroces et avec les sauvages, souvent plus féroces encore, recommença plus tard avec les autres Européens qui étaient venus s'établir sur ce continent. Puis, le malheur s'abattit sur les armes françaises; nous fûmes brusquement séparés de notre mère patrie et placés sous un drapeau étranger. Aujourd'hui, ce grand deuil est effacé; mais quelles larmes brûlantes il a fait couler alors! Et cependant, d'un autre côté, quel vaste champ pour le poète qui ne craignait pas d'entrer sur ce terrain dangereux et qui, sans oser parler pour ses contemporains, se sentait de force à faire entendre sa voix dans l'avenir! Quelle mine inépuisable, aussi, pour nos poètes d'aujourd'hui!

Après plusieurs années, les luttes recommencent; mais ce

n'est plus seulement pour la vie matérielle que nos pères combattent; c'est pour leur existence politique et nationale; c'est pour leur langue et leur religion.

A mesure que l'action s'engage, les hommes de talent surgissent, sortent des rangs et se jettent à l'avant-garde. C'est là une grande page d'histoire et une belle époque de notre littérature, littérature toute d'improvisation et d'élan spontané, mais pleine de ces grands mouvements qui ne peuvent provenir que des grands cœurs et des grandes situations. Malheureusement, la plupart de ces travaux ne sont connus que par la tradition et par les résultats qu'ils ont produits, ou encore, par les réponses violentes et les cris de douleur qu'ils ont souvent provoqués chez les adversaires. A cette époque encore, on n'avait pas le temps d'écrire, et, même quand l'auteur écrivait, son unique manuscrit, emporté par la tourmente, ne lui survivait pas. Seulement, on racontait, le soir, au coin du feu, comment nos grands tribuns avaient défendu les droits du peuple et forcé le despotisme à compter avec nous.

Plus tard encore, au prix de sacrifices innombrables, des journaux furent fondés et prirent part à la lutte, lutte du pot de terre contre le pot de fer, et dans laquelle cependant, le premier a fini par triompher. Le propriétaire du journal était à la fois rédacteur, imprimeur et colporteur de sa feuille; et il avait, en outre, tous les dangers extérieurs à redouter; car on emprisonnait les écrivains, on confisquait les presses, on saccageait les ateliers. Mais, rien ne pouvait abattre le courage des nôtres qui voulaient que leur voix fût entendue; et malgré les cris étourdissants qui cherchaient à l'étouffer, cette grande voix se faisait entendre et allait, par tout le pays, ranimer le courage du peuple et faire trembler les oppresseurs.

Et par quels efforts héroïques, par quelle patience surhumaine, par quelles souffrances de chaque jour, on est parvenu à faire ainsi retentir constamment le cri d'alarme et de ralliement, ceux-là seuls l'ont compris qui ont été les acteurs de ces drames palpitants, qui se sont tenus jour et nuit sur la scène et qui sont morts sous leur glorieux harnais. Ils ont été si grands et si forts, que leur seul souvenir suffit aujourd'hui pour soutenir ceux qui sont dans l'arène et qui combattent, non pas les rudes et enivrants combats d'autrefois, mais les

combats presque aussi difficiles, sous un certain rapport, où la force ouverte et la violence sont remplacées par la diplomatie et la sourde insinuation; où la lutte face à face et en pleine lumière a fait place aux embûches de nuit et à de subtils enveloppements.

C'était alors ce que je pourrais appeler l'époque de la littérature militante; et si elle n'est pas la plus brillante au point de vue de la forme, ce n'est certes pas la moins glorieuse sous le rapport de la vigueur et de l'inspiration.

Ensuite les temps deviennent plus calmes et nous entrons dans une période de plus grande liberté. Nos littérateurs ont un autre rôle à remplir. Ils ont à recueillir les grandes leçons du passé, à les transcrire pour les offrir à l'admiration de leurs contemporains et les donner en exemple aux générations futures. Ils ont pour mission de tenir constamment devant les yeux du peuple les belles actions de ceux qui ont combattu et qui sont morts pour affirmer et faire respecter ses droits, afin que les courages, n'étant plus aiguillonnés par les ardeurs de la lutte ouverte et active, aient du moins pour les soutenir le spectacle des grandes choses qui se sont déjà accomplies, la vue rétrospective d'une époque héroïque, l'exemple des fortes vertus qui ont élevé si haut le nom de nos patriotes canadiens.

Et ici, je pourrais citer bien des noms que vous avez déjà sur les lèvres, tant parmi ceux qui ne sont plus que parmi ceux qui restent encore à l'œuvre. Je n'en offrirai cependant qu'un seul à votre affectueuse admiration, c'est celui qui est inscrit sur un des plus beaux monuments élevés à l'honneur de notre race et au souvenir de ceux qui ont bien mérité de la patrie, comme aussi à la réprobation de ceux qui ont voulu l'abaisser et l'anéantir : c'est le nom de notre grand historien, François-Xavier Garneau.

Voilà, jusqu'à l'époque qui nous touche de plus près, jusqu'à nos jours, ce qu'a été notre littérature. Née sur ce sol dans les combats et les luttes, son enfantement a été long et laborieux. Livrée à ses propres forces, elle s'est vue assaillie de toutes parts et obligée même de combattre pour conserver la belle langue dans laquelle elle traduisait ses impressions. Et cependant, elle a grandi, elle s'est développée dans le sacri-

fice et le dévouement. Forcée de tout créer, de tout inventer, comme l'artisan qui, avant de travailler à son œuvre, serait obligé de forger ses propres outils, elle a eu à renverser tous les obstacles, à combattre les plus étranges préjugés. Nous nous rappelons encore le temps — il n'est pas déjà si loin de nous — où le titre d'écrivain conférait à celui qui le portait un brevet d'incapacité, où le nom de poète provoquait sur toutes les figures un sourire de pitié à peine dissimulé; où, loin de pouvoir attendre de son travail un juste salaire, le littérateur devait s'estimer heureux quand l'imprimeur consentait à ne pas lui faire payer l'honneur de paraître dans les colonnes de son journal. Eh! bien, ces outrages, nos écrivains les ont subis — j'en sais quelque chose — ces obstacles, ils les ont renversés, ces actes de dévouement, ils les ont patiemment et virilement accomplis!

Et en présence de ces faits, on viendrait soutenir que nous n'avons pas de littérature nationale proprement dite! qu'il n'existe pas une telle chose que les lettres canadiennes-françaises!

Ah! elle est bien canadienne cette littérature, ils sont bien à nous ces écrits qui représentent la plus noble, la plus intime partie de nous-mêmes, lambeaux de notre cœur que nous avons arrachés quand il nous fallait cependant ce cœur tout entier pour soutenir la lutte.

Ah! on ignore trop, en général, ce qu'un livre coûte de travail à son auteur! Longues études, patientes recherches, journées de fatigue et nuits sans sommeil! Chacune de ces pages — que vous lisez assez souvent d'un œil indifférent et peut-être moqueur — représente une des fibres de notre vie. Ces strophes, d'une allure si facile qu'on dirait qu'elles se sont faites toutes seules, ont tenaillé le cerveau et le cœur de celui qui les a écrites, avant de s'envoler, caressantes et douces, vers votre œil distrait; elles l'ont fait pleurer avant de vous donner une tranquille émotion!

Regardez entre chacune de ces lignes qui vous parlent quelquefois si gaîment pour solliciter votre rire joyeux, vous verrez surgir la vision d'une mansarde sans feu, peut-être d'une journée sans pain. A travers ces somptueuses descriptions de riches demeures, d'appartements luxueux, de banquets, de

bals et de festins, vous verrez la face grimaçante et la main décharnée de la pauvreté et de la misère sans espoir. Et c'est dans cette douleur, dans cette souffrance de tous les jours et de toutes les nuits qu'est née cette page souriante, toute frémissante encore des sanglots qui l'ont secouée, humide aussi, très souvent, des larmes qui l'ont trempée !

Ah ! les lettres ne constituent pas un métier comme les autres métiers ; on ne l'embrasse pas et on ne le quitte pas à son gré. C'est une véritable vocation ; elle a ses appelés : il faut qu'ils répondent : il faut qu'ils viennent, à son jour, à son heure. Elle a ses passionnés, comme la mer qui captive le matelot et le retient dans les mille replis de ses ondes caressantes ou courroucées.

Telle est la vocation de l'homme de lettres. Elle empoigne son existence ; elle commande, il faut marcher. Obstacles, défenses, découragements, moqueries, rien n'y fait. Celui en qui Dieu a mis cette étincelle vivante ne peut l'éteindre ; et, s'il ne la fait pas servir à rayonner au dehors, elle concentre son feu au dedans et le consume lui-même.

Et c'est là le secret de bien des existences dévoyées ou brisées, de bien des chutes retentissantes, de bien des morts prématurées et de tant de ces passages étincelants et rapides qui ont laissé dans le monde une traînée lumineuse et qui, comme les météores de la nuit, se sont effacés dans les ténèbres de l'oubli, sans pouvoir imprimer un sillon permanent.

Quand vous lirez un livre, pensez bien à toutes ces choses. Pensez à cette intelligence qui s'est détachée, en quelque sorte, de tout ce qui l'entoure, pour s'emprisonner dans une idée, comme le marin s'emprisonne dans sa barque. Pensez à ce cœur qui s'est isolé, qui est descendu en lui-même, qui s'est quelquefois déchiré afin de pouvoir faire vibrer la note véritable de la douleur.

Un livre — un bon livre — représente toujours quelque dévouement secret, quelque douleur cachée, mais réelle. C'est le sentiment le plus intime d'une âme qui se dévoile et qui demande, qui mérite l'affection et le respect.

Oui, notre littérature est bien à nous ; et nous avons droit d'en être fiers. C'est elle, en grande partie, qui nous a sauvés dans le passé ; c'est elle qui nous fera grands dans l'avenir.

Car, il ne faut pas l'oublier, c'est par ses lettres qu'on juge de la grandeur d'un peuple.

Comptez les nations dont le nom est resté inscrit dans l'histoire de l'humanité, et qui, encore aujourd'hui, éclairent de leurs lumières la marche du monde moderne. Toutes ont été des nations lettrées. Car les lettres et les arts sont la plus haute expression de la vraie civilisation.

Otez au peuple hébreu ses livres inspirés; ôtez à l'Égypte ses savantes inscriptions; enlevez à la Grèce et à Rome leurs poètes, leurs orateurs et leurs historiens, et que vous restera-t-il de ces nations renommées? Un souvenir vague et confus, une image sans contours précis, comme celle que présentent les grands empires des Aztèques et des Incas dont les actions et la vie appartiennent plutôt à la mythologie qu'à l'histoire et sont plus propres à provoquer les élans de l'imagination et du rêve que les travaux de l'intelligence. Ce sont des peuplades dont la trace peu marquée se perd dans l'oubli.

Et pour parler des temps plus rapprochés de nous, parcourez l'histoire des diverses nations de l'Europe, et cherchez celles qui jettent sur le monde le plus brillant éclat; vous verrez invariablement que ce sont celles qui ont eu des poètes, des historiens, des orateurs pour chanter et immortaliser leurs hauts faits; qui ont eu des sculpteurs, des peintres, des musiciens pour rehausser leur nom et l'inscrire sur tous les points du globe, dans les annales de l'humanité.

Et pour préciser davantage, comparez le règne de Louis XIV, le Roi-Soleil, avec celui de Bonaparte, le grand empereur. Le premier de ces monarques a sans doute fait de grandes choses. La France, avec lui, a marché à la tête des nations de l'Europe et le poids de son épée entraînait presque toujours de son côté le plateau de la balance. Napoléon I^{er}, cependant, a été encore plus grand; soutenu de son seul génie, il a mis l'Europe à ses pieds; il a fait trembler, par le seul éclat de son nom redoutable, tout le monde civilisé; et, sous son règne, la France a marché, non seulement à la tête de l'Europe, mais à la tête du monde entier. Il n'a fallu rien moins que les efforts réunis d'une ligue à peu près universelle, aidée de la trahison, pour renverser le colosse. Le premier a fait de

grands drames, mais le second a produit une prodigieuse épopée. Et cependant, aujourd'hui, lequel des deux règnes jette le plus d'éclat? N'est-ce pas celui de Louis XIV? Ah! C'est parce que l'un a eu toute une pléiade de grands écrivains qui l'ont immortalisé. C'est parce que les actions du roi se sont produites au milieu du grand rayonnement littéraire qui illuminait cette époque, et que chacun de ses actes, photographié, agrandi, en quelque sorte, à mesure qu'il se présentait, a été transmis à la postérité revêtu de cette espèce d'aurole que les lettres et les arts prêtent à tout ce qu'ils touchent, en dissimulant les défauts et en faisant ressortir les traits les plus favorables. Si les exploits de Napoléon avaient eu pour les peindre les génies qui ont illustré les actions de Louis XIV, ce règne impérial, malgré ses moments de faiblesse, formerait dans les annales du monde une époque éblouissante.

Remarquons, que je parle ici à un point de vue purement humain, et que je ne veux en aucune manière toucher à un ordre d'idées qui est tout à fait en dehors de ma compétence et sur lequel, du reste, je n'ai pas l'ambition de me prononcer. Mais n'avais-je pas raison de dire que les lettres et les arts sont le véritable critérium par lequel on juge de la civilisation et de la grandeur d'un peuple?

Et si nous appliquons ce principe à notre existence nationale, ne trouvons-nous pas qu'il s'affirme, ici encore, dans toute sa vérité?

Ouvrons notre histoire. Suivons la route ascendante que nous avons parcourue. N'est-ce pas lorsque l'instruction répandue — grâce aux foyers de lumière qui se sont allumés sur tout le pays — a commencé à nous faire connaître un peu en dehors de notre cercle, que nous avons compté dans l'univers? Le commerce et l'industrie ont bien leur importance comme facteurs dans la production de la richesse et du bien-être d'une nation. Mais, est-ce qu'un seul livre ne fait pas plus pour signaler un peuple au dehors que toutes les opérations les plus savantes du commerce et de l'industrie? Qu'est-ce qui a contribué, pendant cette dernière décade surtout, à faire revivre les relations qui nous rattachaient autrefois à la France? N'est-ce pas le talent de nos littérateurs, de nos historiens?

Nos livres n'ont-ils pas eu plus de retentissement et surtout plus de résultats pratiques, pour nous faire connaître à l'étranger, que tous les moyens de diffusion que nous avons employés jusqu'alors ?

Voilà encore ce qu'a fait notre humble littérature canadienne, ce qu'ont fait nos hommes de lettres canadiens. Souvenons-nous en ; il est temps que, dans ce pays, cette classe si longtemps méconnue prenne enfin la place qui lui revient de droit. Il est temps qu'on réprime cet abus de positivisme qui a, pendant une si longue période, régné en souverain parmi nous. Nos hommes de lettres ne demandent qu'à travailler et à produire ; qu'on les mette au moins sur un pied d'égalité avec les autres classes sociales ; qu'on leur accorde le droit de naturalité. Jusqu'ici, il ont disputé le terrain pied par pied ; ils ont conquis, par un long et rebutant travail, leur place au soleil, — pas tous, car les plus robustes seuls ont pu supporter les fatigues et les déceptions de la route. Cet état de choses doit cesser. Ce ne sont pas les hommes de talent qui font défaut ; tendons-leur la main et nous les verrons aussitôt se lever par centaines, et nous rendre en gloire l'appui moral que nous leur aurons prêté. Tâchons surtout d'établir parmi nous une saine et intelligente critique. Cessons de juger les talents littéraires au point de vue des partis politiques et de pratiquer l'éreintement ou l'apothéose selon que l'écrivain semble arborer telle couleur plutôt que telle autre. Cessons surtout de prêter une oreille complaisante aux diatribes des médiocrités qui veulent se venger de leur propre stérilité en jetant la boue et l'injure sur tout ce qui semble vouloir dépasser leur petite taille. Honorons les *hommes* et laissons les *fruits secs* dans leur ombre et leur légitime impuissance.

Je viens de dire que les talents ne nous font point défaut ; nous ne manquons pas, non plus, de sujets à traiter, en dehors des sphères de l'imagination. Notre histoire offre au talent sérieux une mine presque inépuisable. Nous pouvons le dire sans ostentation : pendant les quelques siècles qu'a duré notre existence nationale sur ce continent, nous avons accompli de grandes choses ; nous avons à notre crédit des actions que les plus fières nations du globe seraient fières de consigner dans leurs annales. Mais ces actions sont relativement inconnues.

Pour qu'elles puissent briller au dehors dans tout leur éclat, il ne faut pas seulement qu'elles soient racontées par nos historiens, il faut qu'elles soient dramatisées, qu'elles soient chantées par nos poètes. Ils faut qu'elles apparaissent aux regards de la foule dans cette auréole dont je parlais tout à l'heure, et qui est le seul cadre dans lequel il convient de les faire connaître à la postérité, pour l'honneur et la gloire de notre race.

Dieu merci, le travail est déjà commencé; mais ce brillant début ne saurait nous satisfaire; il faut qu'il ait une suite. Il faut terminer ce monument dont les premières pierres seules ont été posées. L'œuvre est là, elle attend les ouvriers de bonne volonté, non pas de ces frelons qui émettent les faits et bourdonnent autour d'une date insignifiante ou d'une pierre plus ou moins historique, mais des travailleurs véritables et sérieux, chez qui l'art soit doublé d'une solide compétence; que ceux-là se lèvent et se mettent résolument à l'ouvrage.

Mais, pour cela, il faut le concours de tous les sentiments. Il ne faut pas que ces ouvriers travaillent seuls dans le froid et dans l'ombre. Éclairons-les, réchauffons-les des rayons de notre ardente sympathie, et nous verrons alors leur travail s'illuminer d'un reflet nouveau et briller d'un éclat toujours grandissant. Réveillons-nous, si nous voulons que les autres se réveillent et agissent.

Nous avons donc, je l'ai dit déjà, une littérature canadienne; elle est bien à nous; nous ne l'avons dérobée nulle part; elle vient de notre cœur, elle fait partie de nous-mêmes. Mais, cette littérature, elle sort à peine de son enfance. Cependant, cette jeunesse est une précieuse qualité; car, comme tout ce qui est jeune, elle est encore pure et saine; elle n'a pas subi le souffle de la contamination. A vous, surtout, les jeunes — car c'est à vous que je m'adresse ici; les anciens sont fatigués déjà par l'âge et le travail, — à vous de lui conserver ce caractère distinctif qui est peut-être, après tout, ce qu'elle a de plus canadien. A tous d'empêcher que, pour arriver à cette vogue qui donne, sinon la richesse, du moins le pain de chaque jour, elle ne soit forcée de se laisser glisser sur cette pente qui mène si vite à l'oubli de toute décence et de toute morale.

Nous avons des écrivains irréprochables, ou du moins qui tâchent de l'être dans la mesure de leurs forces ; aidons-les dans la lutte qu'ils ont à soutenir ; prêtons-leur notre assistance dans ce combat de chaque jour qui se présente pour eux plus terrible que nous ne pensons. Ils ne seront pas ingrats.

Eux qui se sont condamnés jusqu'à ce jour à travailler péniblement dans l'ombre et presque dans l'oubli, ils se remettront à l'œuvre avec un cœur nouveau, si nous ne leur refusons pas ce rayon bienfaisant que le soleil prodigue à la plus humble fleur et qui est si nécessaire à leur épanouissement.

Plus tard, nous aurons raison, j'en suis convaincu, d'être fiers d'eux, comme nous sommes fiers, aujourd'hui, des héros dont ils feront connaître au monde entier les actions mémorables et les nobles vertus.

Napoléon Legendre.



Le Fin Limier

Le nommé Samuel, rentier du quartier Saint-Siméon, fut rencontré un matin par des mariniens, sur la berge du canal.

Il était vêtu d'un sac et découpé en cinq morceaux. On retrouva bien sa tête, son tronc, sa jambe droite, sa gauche et son bras droit. Mais on ne retrouva pas son bras gauche. Cette circonstance s'expliqua plus tard par ce fait qu'il avait perdu ce bras depuis l'âge de cinq ans.

Samuel habitait une maison de plaisance au n° 29 du faubourg Cugnat. Le Procureur de la République jugea bon de s'y rendre en compagnie de quelques personnes, magistrats ou publicistes, pour y commencer son enquête. C'était un vieux limier de procureur, dont le flair était justement réputé. Ils arrivèrent tout auprès d'une grille bien nettoyée. Le serrurier de l'expédition sortit ses instruments et força la serrure.

— Vous remarquerez, dit le procureur, que l'assassin avait la clef du logis, puisque la grille est fermée à clef. *C'était un familier de la maison.*

Il s'est peut-être, hasarda quelqu'un, enfui par-dessus la grille.

— Et que dites-vous de ces traces de pas ? répondit froidement le vieux juge.

Nous regardâmes sur le sol. Une légère écorchure de l'allée

sablée, à côté de la porte, n'avait point échappé au procureur.

— Ce sont des traces de pas très légères, dit-il, et qu'on a voulu effacer.

Nous voici tout près de la maison, au bout d'une allée feuillue. Tout est calme, après le drame. Les volets sont clos hermétiquement. Le serrurier force une seconde serrure, sur le perron.

Puis, un à un, nous pénétrons dans une antichambre obscure, qui s'éclaire peu à peu. L'émotion nous tient étroitement à la gorge. Seul, le vieux limier reste froid, entre ses favoris impassibles, durant que le serrurier force une troisième serrure. Les chaises sont recouvertes de housses. D'un doigt sûr, le procureur désigne une armoire où doit se trouver de l'argenterie. L'armoire est vide : *le vol a été le mobile du crime*. Le sol de la cuisine, où s'est opéré sûrement le dépeçage, a dû être lavé. Après quoi, le meurtrier, ramassant un peu de la poussière des meubles, en a réparti une couche égale sur les dalles, si bien que rien ne révèle le lavage et que tout œil s'y tromperait, sauf, bien entendu, l'œil exercé du vieux juge.

Et voici qu'au bas de l'escalier de pierre, le doigt du procureur, tendu vers le sol, semble en faire surgir un bouton de culotte, le bouton de culotte providentiel, marqué de l'adresse du tailleur, et qu'inéluctablement, depuis le meurtre d'Abel, les assassins *oublient* sur le lieu du crime.

Audibet, tailleur, dit le bouton.

— Qui connaît cela? s'écrie le procureur triomphalement. Le garde de ville doit connaître cela! Où est le garde de ville? Justement le garde de ville arrive essoufflé.

— Monsieur le procureur! Monsieur le procureur! Ce n'est pas au 27 *bis*, c'est au 29 qu'habitait Samuel. Voilà trois quarts d'heure que je vous y attends!

Tristan Bernard.

L'HON. MIVILLE-DECHENE

Voici l'une des figures les plus sympathiques du ministère Marchand. Son œuvre est de semer la richesse aux quatre vents de la province. C'est la plus complexe qu'il soit dans sa simplicité et aussi la plus utile. « Labourage et pâturage, disait Sully, sont les deux mamelles d'un pays. » M. Dechene s'attache à rendre ces mamelles puissantes pour la plus prospère santé d'une région jeune qui est avant tout un pays agricole et de grandiose fertilité.

Né à Saint-Roch-des-Aulnais dans le comté de l'Islet, le 18 août 1859, Gilbert Dechene a donc aujourd'hui 38 ans. C'est là une belle jeunesse pour un ministre. L'avenir appartient à ceux qui voient l'aurore. Les tard venus sont quelquefois essoufflés par la course qu'il leur a fallu prendre pour arriver à temps.

Sorti du collège de Sainte-Anne de Lapocatière en 1879 après y avoir obtenu le prix du Prince de Galles en éloquence écrite et le titre de bachelier ès arts, M. Dechene entre à l'Université Laval, où il acquiert la licence en droit, avec distinction, la médaille Lorne et le premier prix Tessier (1883). La même année, il s'inscrivait au barreau. Voilà l'homme d'études.

L'homme d'action entre dans l'arène politique en 1886, dans le comté de l'Islet, où il est élu comme libéral après une lutte des plus chaudes. Pendant dix ans il se retranche dans cette forteresse où, à chaque élection, sa majorité augmente. Le 12 juin dernier, il y a été réélu par acclamation. Le voici ministre de l'Agriculture.

M. Dechene doit beaucoup à son esprit primesautier qui lui donne la repartie vive. Il s'exprime avec une clarté saisissante et a toujours le mot bref qui clôture, tranchant comme un glaive. Il est, peut-être, le plus documenté du Parlement sur son histoire politique.

Comme tout homme qui agit, il a ses adversaires, mais il n'a pas d'ennemis. C'est le plus bel hommage qu'on puisse lui rendre.



GILBERT MIVILLE-DÉCHÈNE

Ministre de l'Agriculture de la province de Québec.



VILLÉGIATURE

Messieurs les voyageurs, en voiture!!

A la gare Montparnasse. — Il est huit heures du soir. Une file de fiacres et d'omnibus s'arrête devant la gare. Des voyageurs, — la plupart ahuris ou agités, — s'éparpillent en courant dans les salles, se bousculant aux guichets et demandant aux employés des renseignements invraisemblables.

D'un omnibus du chemin de fer, sort une famille; LE PÈRE, LA MÈRE, LA GRAND'MÈRE, LE GRAND-PÈRE, DEUX GRANDES JEUNES FILLES, UN LYCÉEN DE QUINZE ANS et UNE PETITE FILLE DE DOUZE ANS.

Le lycéen, qui porte une énorme pile de livres soigneusement ficelés, semble fatigué et abruti; les jeunes filles sont tristes, les grands-parents silencieux; la mère a l'air craintif et hésitant des chiens souvent battus. Le père est hargneux, mais triomphant et profondément pénétré de son importance. Il dirige, commande, critique et mène tambour battant les employés de la gare et la malheureuse troupe qui le suit en tremblant. Seule, la petite fille paraît se soucier fort peu des

observations et des gronderies incessantes qui pleuvent sur elle et sur les autres,

LE PÈRE (*au cocher de l'omnibus*). — Tenez, voilà huit francs!...

LE COCHER. — Mande bien pardon, Monsieur, mais c'est dix francs..., sans l'pourboire...

LE PÈRE. — Vous vous trompez... C'est huit francs... Je n'ai jamais payé un centime de plus...

LE COCHER. — C'est pas nous qui faisons les prix... (*Il fouille dans sa ceinture de cuir.*) Au reste, j'vas vous faire voir ma feuille de commande... y a un tarif...

LE PÈRE (*après avoir lu la feuille*). — Soit!... Voici vos dix francs...

LE COCHER. — Et l'pourboire?

LE PÈRE. — Le pourboire? Une autre fois..., quand la voiture sera moins chère...

LE COCHER. — Si c'est Dieu possible!... Que j'ai aidé à charger vingt-sept malles!... sans compter les faux colis... Pas d'pourboire... Ah! nom de nom!...

LE PÈRE (*digne et plein d'autorité*). — Veuillez vous taire, sinon je me plaindrai à votre administration.

LE COCHER (*l'imitant*). — A votre administration!... Oh! la! la!... (*Montant sur son siège et fouettant ses chevaux.*) Eh!... va donc!!! (*cherchant une injure*) main gauche!

Le père devient blême, la petite fille se tord de rire, le reste de la famille semble consterné.

UN MONSIEUR et UNE DAME très élégants, mais vulgaires, descendent d'une victoria verte à deux chevaux; valet de pied, tenue très correcte. Un second valet de pied à la même livrée attend, raide dans son col, sur le perron de la gare.

LE MONSIEUR. — Les bagages sont-ils arrivés?...

LE VALET DE PIED. — Oui, Monsieur, ils sont là...

LA DAME. — Vous les avez fait enregistrer?...

LE VALET DE PIED. — Mais non, Madame, je ne peux pas enregistrer sans avoir les billets, et...

LA DAME. — Et vous n'avez pas pris les billets?...

LE VALET DE PIED. — Monsieur ne m'a donné que cinquante francs, et les deux billets de premières coûtent...

LE MONSIEUR. — C'est bon... (*Il remet un billet de cent francs au valet de pied.*)

LE VALET DE PIED. — Pardon, Monsieur, dois-je aussi prendre les nôtres?...

LE MONSIEUR. — Les vôtres?... Quoi, les vôtres?...

LE VALET DE PIED. — Nos billets?...

LE MONSIEUR. — Naturellement...

LE VALET DE PIED. — Alors, Monsieur, je n'ai pas assez... Nous sommes onze, et...

LE MONSIEUR. — Onze?... Comment ça?... Le cocher ne part que demain...

LE VALET DE PIED. — Dame, Monsieur, il y a deux hommes d'écurie..., ça fait deux... Le chef et son aide..., ça fait quatre... Les deux femmes de chambre de Madame, six... Le maître d'hôtel, sept... Le valet de chambre de Monsieur, huit, et trois valets de pied, onze...

LE MONSIEUR. — Eh bien, prenez onze tickets...



LE VALET DE PIED. — Je dois aussi prévenir Monsieur que M. Baptiste, M. Joseph, M^{lle} Mathilde et M^{lle} Justine ne veulent pas aller en troisièmes.

LE MONSIEUR (*écarlate*). — Ah! par exemple!... Ah! nous allons voir ça!... (*Il se précipite vers le groupe des domestiques massé à l'entrée du péristyle.*)

LA DAME (*aigrement*). — Nous allons voir que nous manquerons le train... Voilà ce que nous allons voir!...

LE MONSIEUR (*exaspéré, revenant à la dame*). — Enfin, on ne peut pas, pour satisfaire aux exigences de ces gens, semer l'argent à pleines mains... Il faut économiser...

LA DAME (*gouailleuse*). — C'est ça, économisez vingt-cinq francs sur les places, manquons le train, et perdons un jour de location... à huit mille francs par mois... C'est très bien compris!... (*Elle lui tourne le dos et se met à arpenter la gare.*)

UN MONSIEUR D'UN CERTAIN AGE et UNE JEUNE FEMME DÉLICIEUSEMENT JOLIE descendent d'un coupé de la Compagnie (deux chevaux et pas de numéro).

LE MONSIEUR D'UN CERTAIN AGE. — Enfin, ma chérie, nous allons donc être seuls!!!...

LA JEUNE FEMME (*sans enthousiasme*). — Oui, Monsieur...

LE MONSIEUR D'UN CERTAIN AGE. — Seuls!... Comprenez-vous bien ce qu'il y a d'exquis à être seuls quand on aime?... Le comprenez-vous bien?...

LA JEUNE FEMME. — Je ne sais pas, Monsieur...

LE MONSIEUR (*cherchant autour de lui*). — Je ne vois pas Jean... Il a dû prendre nos billets et celui de votre femme de chambre... Notre véritable chemin était de partir par Saint-Lazare... Mais j'ai préféré cette ligne, toujours déserte..., où nous sommes sûrs de trouver un compartiment pour nous seuls, sans le retenir... (*A part.*) Et surtout sans le payer...

LA JEUNE FEMME (*se collant au mur pour éviter la bousculade*). — Il me semble, au contraire, qu'il y a beaucoup de monde, à ce train.

LE MONSIEUR. — Non..., c'est celui de Bretagne..., le nôtre sera désert, complètement désert!... J'ai bien fait, n'est-ce pas, ma chérie, de ne pas écouter votre mère qui voulait nous empêcher de partir... Vous aimez mieux aussi vous éloigner de Paris, être heureuse loin des importuns et des indiscrets...

LA JEUNE FEMME. — Je ne sais pas, Monsieur.

LE MONSIEUR D'UN CERTAIN AGE. — C'est vrai..., chère enfant!... (*Attendri.*) Tu ne le sauras que plus tard!...

LA JEUNE FEMME. — Voici votre valet de chambre.

LE MONSIEUR D'UN CERTAIN AGE (*au valet de chambre*). — Vous avez les billets?

LE VALET DE CHAMBRE. — Pas pour Caen, Monsieur, pour Argentan seulement.

LE MONSIEUR D'UN CERTAIN AGE. — Comment pas pour Caen???

LE VALET DE CHAMBRE. — Non, Monsieur... Pour Caen, il faut aller par Saint-Lazare... A Montparnasse on ne donne les billets que jusqu'à Argentan... C'est là qu'on change...

LA JEUNE FEMME (*inquiète*). — On change?... De quoi?...

LE VALET DE CHAMBRE. — De train... On reprend le train de Caen... Monsieur et Mademoi... et Madame seront pas avant demain dix heures à Houlgate, qu'on m'a dit..., et encore!... V'la le bulletin des bagages..., faut avoir soin de reprendre un billet et de refaire enregistrer à Argentan...

LE MONSIEUR D'UN CERTAIN AGE. — Bien..., merci... Au revoir, Jean... N'oubliez pas mes lettres... Au *Grand-Hôtel*, à Houlgate...

Il entraîne la jeune femme vers la salle d'attente.

UN MONSIEUR, UNE DAME,
UNE VIEILLE DAME, UNE BONNE,
UN MOUTARD DE DOUZE OU TREIZE ANS, UNE
NOURRICE et UN BÉBÉ, sortent péniblement
d'un fiacre effroyablement chargé. — Le
moutard porte un faisceau de pelles, filets,
échasses, filets à papillons, deux fois gros
comme lui, qu'il laisse à chaque pas bascu-
ler sur les passants.

LA VIEILLE DAME (*entendant un sifflement*).
Seigneur!!! le train part!... il est parti!...
(*Elle agite désespérément les bras en l'air.*)

LE MONSIEUR. — Mais non..., mais non!... C'est le train de Bretagne... Le nôtre n'est qu'à huit heures cinquante.

LA DAME. — Et il est?...

LE MONSIEUR. — Huit heures.

LE MOUTARD (*tirant sa montre et laissant tomber son paquet*).
— Non..., huit heures dix.



LA DAME. — Vous voyez!... il est huit heures dix.

LE MONSIEUR. — Il n'est pas huit heures dix.

LA DAME. — Mais puisque Toto le dit.

LE MONSIEUR (*énervé*). — Eh bien, il se trompe?... Mais, quand même il serait huit heures dix, il resterait encore quarante minutes et il me semble que c'est suffisant.

LA VIEILLE DAME. — Pour un autre..., mais vous êtes tellement lambin...

... LE MONSIEUR *s'éloigne en haussant légèrement les épaules.*

LA VIEILLE DAME. — Il me nargue!... (*Au moutard.*) Il nargue ta bonne grand'mère, mon trésor!... (*Elle pleure.*)

LE MOUTARD (*sans la regarder, en contemplation devant sa montre.*) — C'est égal! Il est huit heures treize!...

D'un coupé descend UNE DAME, qui tient en laisse DEUX GRANDS GRIFFONS CHOCOLAT. UN VALET DE CHAMBRE la suit, portant un immense panier vide et un autre panier beaucoup plus petit qu'il tient avec des précautions infinies.

LA DAME (*installant le valet de chambre sur une banquette dans la salle d'entrée et lui remettant les deux chiens*). — Michel, prenez bien garde à Toc et à Frimousse..., chaque



fois qu'ils me verront passer, ils s'élanceront... Tournez le cuir de la laisse autour de votre poignet... Là! Mettez le panier du chat noir ici..., faites attention à la porte..., elle ne tient pas bien fermée..., il s'échapperait! Ne bougez pas de cette place.. Je viendrai vous retrouver...

Elle se dirige vers le guichet, les deux chiens tirent comme des perdus sur les laisses, le domestique se cramponne à son

banc et tient bon. De guerre lasse, les chiens s'arrêtent et se mettent à tousser.

LA DAME (*au guichet*). — Argentan, une première, une troisième et trois billets de chiens...

UN SAINT-CYRIEN (*à un autre Saint-Cyrien*). — Bigre!... La ménagerie Bidel qui voyage avec nous!...

UN MONSIEUR CHIC, UN AUTRE MONSIEUR, descendant d'un petit fiacre découvert.

LE MONSIEUR CHIC. — Alors, adieu... Tu viendras dans huit jours?...

L'AUTRE MONSIEUR. — Oui... A quelle heure arrives-tu à Flers?...

LE MONSIEUR CHIC. — A trois heures du matin... à peu près... (*Apercevant la jeune femme et le monsieur d'un certain âge qui parlent avec leur domestique.*) Mâtin!... la jolie femme!... Tiens!... Mais on dirait que le monsieur... Eh! oui!... C'est cet animal de la Guigne...

L'AUTRE MONSIEUR. — Tu le connais?...

LE MONSIEUR CHIC. — Oui et non... Il sait mon nom, je sais le sien... Mais nous ne nous saluons pas...

L'AUTRE MONSIEUR. — Au fait, est-ce qu'il ne s'est pas marié ces jours-ci, la Guigne?...

LE MONSIEUR CHIC. — Eh parbleu! tu as raison!... Oh! mais je vais m'amuser, moi!... A toutes les stations, j'irai regarder dans leur compartiment... Je ferai semblant de me tromper...

L'AUTRE MONSIEUR. — Au revoir!... (*Il remonte dans son petit fiacre.*)

LE MONSIEUR CHIC (*distrain*). — Au revoir!...

Il se précipite dans la direction du monsieur d'un certain âge et de la jolie femme.

UN GROUPE DE SAINT-CYRIENS plus ou moins « *allumés* » descendent de quatre ou cinq fiacres.

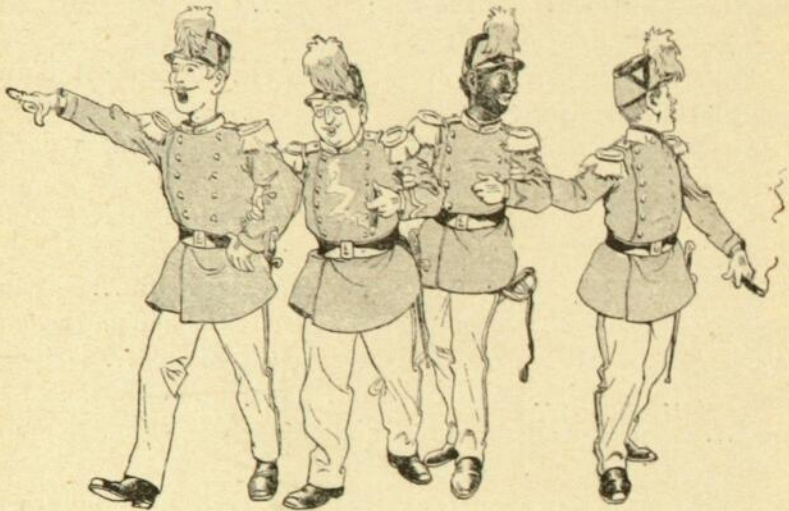
— Pas parti??...

— Non!... Encore dix minutes!...

— Est-ce sûr?... Je ne distingue pas nettement les aiguilles de la pendule... C'est-à-dire, la petite aiguille... car je vois

la grande..., ou du moins, je crois que je la vois. (*A un employé.*) C'est vrai qu'il y a encore dix minutes?...

L'EMPLOYÉ. — Et l'pouce!... Il y a deux cent quatre billets de premières de donnés..., faut qu'on accroche des wagons..., y aura au moins vingt minutes de retard...



— Sacristi!... Mais alors nous manquerons la rentrée!... (*Ils se précipitent au guichet.*)

UN MONSIEUR AHURI (*demandant au guichet des billets*). — C'est bien ici pour la Normandie?...

UN SAINT-CYRIEN (*fredonnant*). — Je vais revoir ma Normandie!...

Tous en chœur. — Il va revoir sa Normandie!...

Le monsieur effaré ne sait où se fourrer.

Dans la salle d'attente.

On est debout, serré les uns contre les autres; on regarde d'un œil d'envie les privilégiés qui ont pu s'asseoir, et on attend impatiemment l'ouverture des portes.

LE PÈRE, LA MÈRE, LE GRAND-PÈRE, LA GRAND'MÈRE, LES DEUX JEUNES FILLES, LE LYCÉEN et LA PETITE FILLE attendent en piétinant. Le caractère de chaque physionomie s'accroît. Les grands-parents sont de plus en plus silencieux, la femme

de plus en plus tremblante, les jeunes filles de plus en plus tristes, le lycéen de plus en plus fatigué, le père de plus en plus important, la petite fille de plus en plus moqueuse.

LE PÈRE (*au lycéen qui a posé un instant à terre l'énorme paquet de livres qui lui arrache les bras*). — Paul, je t'ai défendu de quitter tes prix!... Si tu les perdais, ce serait une irréparable perte!... Rien ne constaterait plus que...

LE LYCÉEN. — Mais si, p'pa!... J'ai les attestations!

LE PÈRE. — Silence!... Vous ne devez pas vous permettre de raisonner.

LE LYCÉEN. — Mais, p'pa, je ne raisonne pas, je...

LE PÈRE. — Reprenez vos livres, vous dis-je.

LE LYCÉEN, (*reprenant péniblement son paquet de livres*). — Oui, p'pa!... (*A part.*) Si c'est pas écœurant!... Avoir eu dix-sept prix, pour les trimbaler comme ça à bout de bras!...

LA PETITE FILLE. — Dis-donc, Paul, si tu as beaucoup de prix l'année prochaine, ça m'étonnera, tu sais!...

LE PÈRE. — Et pourquoi cela vous étonnerait-il, Mademoiselle?...

LA PETITE FILLE. — Dame!... Parce que j'sais bien qu'à sa place, j'm'arrangerais pour pas en avoir, toujours!...

LE PÈRE. — Et pourquoi cela, Mademoiselle?...

LA PETITE FILLE. — Pour pas les porter, donc!... Il est chargé!... ça fait peur!...

LE PÈRE. — A propos, a-t-on idée de ce cocher qui me réclame dix francs?... J'ai cédé pour éviter une discussion... J'ai horreur de toute discussion!... (*La petite fille sourit.*) Et il se plaignait d'avoir aidé à arranger les malles sur l'omnibus!... Ce n'est pas moi qui pouvais le faire, n'est-ce pas?...

LA PETITE FILLE. — Pour sûr, non!... Ça a l'air très difficile!... Et puis... faut être joliment fort!...

LE PÈRE (*vexé*). — Là n'est pas la question!... (*A sa femme.*) Et il trouvait extraordinaire que, payant la voiture dix francs, je retiennes le pourboire...

LA PETITE FILLE. — Pauvre homme!... Il ne l'avait pas volé, son pourboire!... Il avait bien travaillé pour charger tout ça...

LE PÈRE. — Voilà-t-il pas une belle affaire?... Aider à charger un omnibus!...

LA PETITE FILLE. — Oui, mais quel omnibus!... Chargé à crever le ciel, qu'il était!...

LE PÈRE. — Pourvu que nous trouvions un compartiment pour nous seuls!... Il serait insupportable de nous séparer.

LES JEUNES FILLES, LES GRANDS-PARENTS, LA MÈRE, LE LYCÉEN et LA PETITE FILLE protestent mentalement et font des vœux ardents pour être séparés du père, qui continue à gesticuler; les Saint-Cyriens boivent ses paroles et se groupent en masse serrée et solide devant les portes qui ouvrent sur le quai, de façon à les masquer complètement et à être maîtres du terrain dès qu'on appellera les voyageurs.

LE PÈRE (*au lycéen, qui appuie le ballot de livres sur son pied, pour se soulager un peu*). — Paul!... tenez vos livres convenablement.

.. LE LYCÉEN (*résigné*). — Oui, p'pa!... (*Il relève ses livres.*)

LE PÈRE (*majestueux*). — Et ne me forcez plus à le répéter!...

LE LYCÉEN. — Non, p'pa!... (*A part, avec envie.*) Et dire qu'il y en a qui ont la veine de rester au lycée pendant les vacances!

LA DAME et LE MONSIEUR VULGAIRES; le valet de pied est immobile à quelques pas, debout entre le sac de Madame et la valise de Monsieur.

LA DAME. — Vous allez voir que nous ne trouverons pas à nous caser!...

LE MONSIEUR. — Dame! Ce n'est pas ma faute!... A la gare Saint-Lazare, je suis très connu et je connais tout le personnel, mais ici...

LA DAME. — Je ne vois pas en quoi il est nécessaire d'être connu pour louer un compartiment entier?...

LE MONSIEUR (*bondissant*). — Entier?... Peste! comme vous y allez, ma chère!...

LA DAME. — N'est-ce pas vous-même qui disiez qu'à Saint-Lazare, vous auriez pu...

LE MONSIEUR. — En avoir un à l'œil?... Eh! parbleu oui!... Sans ça je ne l'aurais pas pris!... (*Réfléchissant.*) Pourquoi vous êtes-vous acharnée à vouloir aller à la mer en passant par Argentan?...

LA DAME (*résolument*). — Parce que vous avez dit à votre ami d'Alvéol de venir nous voir à Laigle, où on s'arrête dix minutes..., et qu'il eût été singulier de...

LE MONSIEUR (*ahuri*). — Moi?... moi?... Du diable soit si j'ai dit quelque chose à d'Alvéol, par exemple!...

LA DAME. — Vous allez voir que ce sera moi, tout à l'heure!...

LE MONSIEUR (*suivant son idée*). — Comment!... moi qui étais bien décidé à aller à Trouville par Saint-Lazare, j'aurais donné rendez-vous sur une autre ligne?... Ah! elle est forte, celle-là!...

LA DAME. —

LE MONSIEUR (*perplexe*). — A moins d'une aberration complète..., je...

LA DAME. — Enfin, nous verrons bien si M. d'Alvéol est à la station..., oui ou non...

LE MONSIEUR. — On n'arrive à Laigle qu'à minuit quarante!... Ce pauvre d'Alvéol!... Si je lui ai vraiment dit d'être là..., il est capable d'y venir!... Et il habite à trois lieues!... Seulement, comment ai-je pu avoir l'idée étrange de lui demander de venir à une station où nous ne passions pas... dans mon programme?...

LA DAME. —

LE MONSIEUR. — Je vous prierai d'être polie pour ce pauvre d'Alvéol!... Je ne sais ce que vous avez contre lui!...

LA DAME. — Rien.....

LE MONSIEUR. — Enfin... Il est bien évident que vous ne l'aimez pas?...

LA DAME. —

LE MONSIEUR. — Moi, je l'aime beaucoup!... Et je vous prie... formellement, d'être aimable pour lui...

LA DAME. — Mais il me semble que je l'ai toujours été.

LE MONSIEUR. — Tout juste..., sans élan.

LA DAME. — Je tâcherai de l'être davantage...

LE MONSIEUR. — Si j'en étais sûr?...

LA DAME (*interrogativement*). — Si vous en étiez sûr???

LE MONSIEUR. — Je l'inviterais à venir nous rejoindre à Trouville... Nous avons là huit ou dix chambres qui vont rester vides..., des domestiques qui ne ficheront rien...

LA DAME. — Vous pouvez en toute confiance inviter M. d'Alvéol, mon ami!... Il n'aura pas à se plaindre de moi.

LE MONSIEUR. — J'enregistre votre promesse.

Le valet de pied tourne le dos, pour cacher le rire silencieux qui fait grimacer sa face plate et canaille.

En coupé.

LE MONSIEUR D'UN CERTAIN AGE, LA JEUNE FEMME DÉLICIEUSEMENT JOLIE.

LE MONSIEUR D'UN CERTAIN AGE (*arrangeant fiévreusement les sacs, valises, couvertures, etc., etc., dans le filet et sous la banquette*). — Nous voilà seuls!!!

Il termine ses petits arrangements, s'assied près de la jeune femme et lui prend la main.

LA JEUNE FEMME (*inquiète, regardant la troisième place vide*). — Pourquoi ne faites-vous pas monter Julie avec nous?...

LE MONSIEUR D'UN CERTAIN AGE. — Votre femme de chambre?... Parce qu'elle nous gênerait, ma chérie!...



LA JEUNE FEMME. — Mais, pas du tout!... En quoi voulez-vous qu'elle nous gêne?...

LE MONSIEUR D'UN CERTAIN AGE (*à part*). — O candeur!... Mais en tout!... quand nous avons la chance de trouver ce coupé, où personne évidemment n'aura l'idée saugrenue de monter en troisième... une chance inespérée... le coupé entier, pour le prix de deux places!... (*Haut, tendrement*.) Ma chérie!... ma chérie!...

LA JEUNE FEMME. — Monsieur?...

LE MONSIEUR D'UN CERTAIN AGE. — Je vous adore!!! (*Il se jette à genoux.*)

LE MONSIEUR CHIC (*ouvrant doucement la portière, s'introduisant dans le compartiment et s'arrêtant d'un air interdit*). — Oh!... pardon, Madame!... Ce compartiment est réservé, sans doute?...

LA JEUNE FEMME (*vivement*). — Mais non, Monsieur.

LE MONSIEUR CHIC. — Pardon... je le croyais... (*Il s'installe à la place du milieu qui est vide.*)

LE MONSIEUR D'UN CERTAIN AGE (*à part*). — C'est cette brute de de Galbe!... Il va se présenter au club... Attends, va!...

LA JEUNE FEMME (*à part*). — Que ce monsieur a eu une bonne idée de monter!... Je commençais à avoir peur!... tandis qu'à présent... (*Elle se pelotonne dans son coin et se prépare à dormir.*)

LE MONSIEUR CHIC (*à part, continuant à s'installer entre le mari et la femme*). — La voilà, la veine!... la voilà!... (*Il louche sur la jeune femme.*) Un bijou!..., pas de maquillage!..., un blond sincère et un teint idem... Tout ça pour cet animal de la Guigne..., pour lui tout seul?... Allons donc!... Ça serait indécent!...

LE MONSIEUR, LA DAME, LA VIEILLE DAME, LA BONNE, LA NOUNOU, LE BÉBÉ et LE MOUTARD (portant toujours son faisceau de filets et d'échasses), se hissent péniblement dans un compartiment.

LA VIEILLE DAME (*épongeant le front du moutard qui a un peu chaud*). — Pauvre trésor!... lui laisser porter une charge pareille!... (*Entre ses dents regardant le père.*) Manant, va!...

LE MONSIEUR. — Enfin..., je ne peux pourtant pas prendre les billets, faire enregistrer les bagages et m'occuper de tout, avec un paquet d'échasses à la main!... Pourquoi pas aussi la cage des serins, pendant qu'on y est?...

LA DAME (*au moutard*). — Pauvre chéri, qui n'a pas eu de prix!... (*Le moutard fait une « lippe ».*) Oui, va!..., tu ne retourneras pas à Louis-le-Grand l'an prochain... (*La figure du moutard s'illumine.*)

LE MONSIEUR (*bondissant*). — Comment, comment, il ne retournera pas à Louis-le-Grand?...

LA DAME. — Non... Depuis trois ans qu'il y est, on ne lui a jamais donné de prix... En conscience, il ne peut pas y rester..., l'y laisser davantage serait une injustice!...

LA VIEILLE DAME. — Une injustice flagrante!...

LE MONSIEUR (*les yeux au ciel*). — !!!!!!!!!!!

Sur le quai.

LA DAME AUX CHIENS et AU CHAT NOIR (*au chef de gare*). — Monsieur, il n'y a plus de place..., où dois-je monter?

LE CHEF DE GARE (*ahuri, courant le long des wagons et ouvrant toutes les portières*). — Ici, Madame, ici!... (*Il ouvre le compartiment de la famille aux échasses; hurlements, protestations.*)

— Nous sommes sept!

— Nous avons droit au compartiment entier!

LE CHEF DE GARE. — Non..., puisque les enfants n'ont payé que demi-place!

LA VIEILLE DAME. — Je proteste.

LA DAME AUX CHIENS (*au chef de gare*). — Enfin, Monsieur, je ne peux cependant pas monter ici, malgré les voyageurs?...

LE CHEF DE GARE (*énervé*). — Alors, Madame, ne partez pas!...

LA DAME AUX CHIENS. — C'est vrai, il y a encore ça!... (*Un temps et nettement.*) Seulement, il faut chercher autre chose.

LE CHEF DE GARE (*tenant toujours la portière ouverte*). — Eh bien, montez, Madame, c'est votre droit... (*La famille entière se consulte.*)

LA VIEILLE DAME (*au père*). — Il n'y a pas à hésiter.

LE MONSIEUR (*au chef de gare*). — Je vais payer les places entières... Nous préférons être seuls...

LE CHEF DE GARE. — Allons! bon!... (*A la dame aux chiens.*) Venez, Madame, je vais faire accrocher un wagon...

LA DAME AUX CHIENS. — Merci, Monsieur... (*A part.*) Eh! allons donc!...

LES SAINT-CYRIENS empilés à douze dans un compartiment (*Bruits, chants et exclamations diverses.*)

— Hue donc!!...

— Pour voir et complimenter
L'armée française.

— Où sont Morin et Briouze?...

— Dans le compartiment où il y a deux jeunes filles... le père a été obligé de monter ailleurs... Ce qu'il rageait!... Nous les retrouverons là-bas...

— Les jeunes filles?

— Mais non, Morin et Briouze...

— C'est la couturière
Qu'habite sur l'avant!
Moi j'suis sur l'arrière,
C'est bien différent!

— Où sont les cigarettes?...

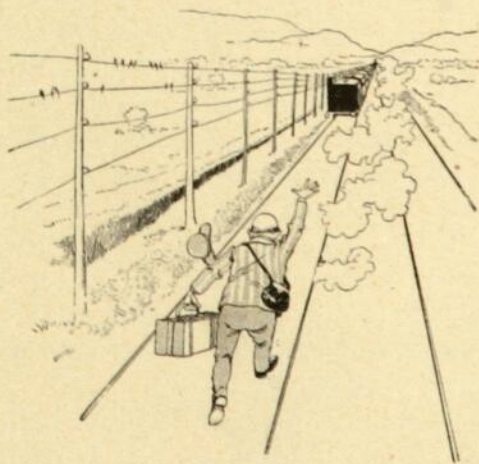
— Sur le bi, sur le bout,
Sur le bi du bout du banc!

— Voilà, Mossieu!

— Non, non jamais, jamais en France,
Jamais l'Anglais ne règnera!...

Le train s'ébranle; cris d'animaux; vacarme étourdissant.

Gyp.



YÉRAGUTZ

Yéragutz, le Chinois, était un homme fort. Il pesait comme une tour et cassait des barres de fer. On pouvait aussi frapper sa poitrine avec des marteaux comme sur une enclume. Et sa strature était si épaisse que toutes les fois qu'il sortait du bain on aurait cru, à voir descendre le niveau des eaux, qu'il traînait le fleuve après lui.

Yéragutz était un homme adroit. Il lançait des toupies tournantes sur le tranchant d'un sabre, éteignait les lanternes avec un tube de paille, montrait aux bonzes des rats habillés de soie qu'il faisait courir sur une baguette; — mais l'homme fort dédaignait l'homme adroit, et, pour vivre, Yéragutz continuait à casser des barres.

On le craignait. Rien qu'en tirant sa moustache, il faisait peur aux tout petits. Son pas pesait sur la terre. Il riait comme l'orage éclate, parlait de son ancêtre Yoritomo, Premier Shogoun, en saluant des deux mains. Devant ses yeux levés tous les autres yeux se baissaient.

Un jour l'athlète quitta sa montagne et demanda le chemin d'Yédo. Il parlait au milieu des marchands de soie, de riz et de graisse d'ours, — et un vieillard sans jambes, allongé à ses pieds lui secouait sa grande natte.

— Le pays ne te suffit pas, Yéragutz; l'or te fouille à coups de sabre, et tu veux partir à la ville...

— A la ville, pour lutter de force avec les Soumos, c'est la vérité; je ne veux plus être casseur de bâtons.

— Eh bien, dit le vieux Sinnoô, puisque le *Solitaire* m'a donné l'esprit du conseil, emmène-moi, mon fils. A nous deux, nous arriverons. Tu casseras tes barres, et moi j'appellerai les gens, du haut de ta tête.

Yéragutz se baissa, prit le vieux d'un seul poing, le mit à cheval sur ses épaules et dégagea sa natte de crin.

— Y es-tu ?

Oui, mon fils; tu m'as levé si haut que je vois le fond des nids, avec leurs œufs.

Alors, d'un tour de ceinture, l'athlète lia le vieillard par les moignons, le fit glisser comme un collier jusqu'à son cou, — et partit.

* * *

Ils venaient d'Ortabara. Quand ils entraient dans les villages les petites portes de papier s'ouvraient... et dans le fond des massifs, on entendait alors tinter les tasses, claquer les pipettes de bois; les éventails s'ouvraient, d'une aile vive, et par groupe, des femmes en flottantes manches et des enfants nus couraient au-devant d'eux :

— L'homme à double tête! l'homme à double tête!

Si l'Hercule avait faim, il cassait une barre en deux et passait dans les maisons pour manger une écuelle de crabes et boire une tasse de thé. S'il n'avait pas faim, il continuait sa route, l'œil en avant. Et le bavardage de l'estropié le faisait rire.

— Yéragutz, mon fils, disait le vieux, c'est assez marcher dans la colère! Voilà dix ans que je pleure en vain. Si je mourais cette nuit, m'aurais-tu reconnu?... Songe à mes paroles, et répète-les dans ton cœur, tu es mon fils, Yéragutz! tu es mon enfant! Et Sinnoô qui te parle est ton père...

— Se peut-il! criait en riant l'athlète.

— Yéragutz! Yéragutz, mon enfant! mon bouquet de riz, mon seul garçon, plus d'injustice! Le voilà bien vieux, Sinnoô. Je puis tomber sur tes reins, et toi, tu couvrerais ma

poitrine que mes yeux ne s'ouvriraient plus... Vois ton père! et si tu ne l'écoutes pas, que Yoritomo me renverse!

— Se peut-il! disait l'athlète, se peut-il qu'un jour de ta moitié de corps fragile comme une boîte de laque, celui qui te porte soit sorti! Regarde : *j'ai le flanc du bœuf, mes jambes sont des colonnes, et ton corps, Sinnoô, ne pèse en mes deux mains que le petit poids d'une mouche.*

— Et ta mère! Oublies-tu ta mère? criait le vieux sur son perchoir. Tu es le fils de Nami aux cheveux fins! Si elle vivait encore, elle sangloterait sur ta route, et puisqu'elle fut jolie, l'écouterais-tu? Pourquoi parler de ta force? Nami était fine comme la vapeur du soir. Elle avait une peau de poisson doré, des mains qui eurent toujours l'air de jouer à pigeon-vole, et ce qu'elle te disait, mon fils, pour t'égayer, aurait fait rire les fouines!

— Ce n'est pas vrai! lançait Yéragutz en courant. L'homme fort est un homme divin. Ma mère était plus haute que les tours, et quand elle avait parlé, l'air devait gémir comme du bronze!

— Mon enfant, vois mes yeux! disait le vieillard. Ils pleurent depuis que tu es né! Je suis ton père, et tu le sais bien! puisque tu m'emmènes avec toi et que tu me passes tes bâtonnets pour que je mange dans tes écuelles! Tu m'aimes, je le sens... mais tu ne veux pas être mon fils!

— Non, répliquait Yéragutz, tu es seulement l'homme qui m'a veillé tout petit. Mais on ne peut pas dire que je ne t'aime pas.

— Non, tu ne m'aimes pas!

— Où es-tu en ce moment, Sinnoô?

— Sur tes épaules.

— Et pourquoi, chétif, te trouve-t-on sur les épaules du casseur de barres? grogna l'Hercule toujours courant.

Sinnoô, juché sur l'athlète comme un oiseau de nuit sur casque, ne répondit pas.

— Tu le sais bien, dit tranquillement Yéragutz.

*
* * *

Ils se disputèrent ainsi de village en village. Yéragutz avait

cassé vingt bâtons de fer sans reconnaître Sinnoô. Juché sur le cou de l'athlète et les coudes sur son crâne, le vieux pleurerait sa plainte éternelle, mais Yéragutz, lancé sur les routes, ne l'écoutait plus.

— Je suis ton père... Souviens-toi de Nami et de notre maison... du bosquet de bambous, des cerfs-volants, et du kiosque de baigneurs où nous plongeons dans les clochettes...

Yéragutz hâtait sa course.

— Je ne me souviens que des bouillons de poule que je buvais autrefois derrière tes paravents. Les bonzes ne m'ont pas fait ingrat, Sinnoô, et sans être ton fils, je casserais, pour te nourrir, cent barres de fer chaque matin.

La nuit tombait. Yéragutz, oublié par la fatigue, avançait toujours. Le vieux, les bras brisés, les mains en coque, appuya sa joue contre la tête du marcheur. Yéragutz l'entendit soupirer, d'une haleine de plume. Et doucement, doucement, Sinnoô se tut... L'ombre du soir l'avait endormi.



Ils se reposèrent sous les pins.

Avant l'instant de l'aube et ruisselant de rosée, Yéragutz se leva d'entre les herbes. Quelques bonnes étoiles brûlaient encore, — et toute la campagne sentait le lotus.

Les chemins qu'il avait suivis descendaient à ses pieds vers Yédo, vers la mer tremblante. On n'apercevait de l'océan, dans cette pointe du jour, qu'une immense et brune étendue, et lointaine, la ligne de l'horizon tranquillement bleue.

Yéragutz, la tête levée, attendit...

Comme il regardait, une blonde lueur courut sur la mer en léchant l'eau de ses mille languettes d'or. Sur le rivage, elle dissipa ses faisceaux luisants, et, à l'aventure, monta vers la ville, grimpa les côtes, escalada Yéragutz qui en fut comme ébloui... C'était la première fois que l'athlète ouvrait ses yeux libres, et, comme l'enfant solitaire, écoutait son âme chanter... Il lui sembla que cette lueur fusait d'un seul point, à l'autre bout de l'horizon.

Alors, sans bouger, il regarda l'océan.

Et ses yeux fixes, allongés vers la tempe en queue

d'oiseau, s'ouvrirent avec tant de force qu'ils brûlaient le vide.

— Ah! chuchota Yéragutz, d'où vient donc cette lumière?...

Tout à coup, la mer s'éclaira, et le soleil apparut, comme une orange éclatante, comme le grain d'or de toute la clarté surgie. *Ce grain menu, cette semence de feu suffisait donc pour incendier tout l'espace du ciel*, toutes les maisons de la ville! épandre les feuillages au flanc des montagnes, au profond des noires forêts, lancer la joie au cœur des foules... De ce disque chétif émanait, immense, la Vie!

— Ah! hurla Yéragutz, qui donc t'engendre Lumière? *Ce rien?...*

Et, frissonnant, doutant de lui, le lutteur baissa la tête, comparant ces prodiges à l'humble merveille que lui contait l'estropié...

Il courba le front, et à l'angle des yeux, ses paupières se détendirent. Le vieillard se réveillait. Mais avant qu'il eût recommencé sa plainte, l'orgueilleuse et pitoyable main de l'athlète-enfant l'éleva jusqu'aux cimes des arbres, et convaincu cette fois, enfoncé à grands pas dans l'aurore :

— Viens, dit Yéragutz, viens, *mon père.*

Georges d'Esparbès.



Polichinelles.

*Vous qui chantez les ritournelles
De l'Amour, la main dans la main,
Aimés qui suivez le chemin
Croyant aux amours éternelles,
Polichinelles!*

*Législateurs, trouble-cervelles,
Orateurs de clubs maladroits,
Qui parlez de devoirs, de droits,
Aux générations nouvelles,
Polichinelles!*

*Chercheurs de gloires immortelles,
Guerriers, hâbleurs de carrefours,
Traîneurs de sabre dans les cours,
Vos batailles, où donc sont-elles?
Polichinelles!*

*Diseurs de fades villanelles,
Poètes aux fronts chevelus,
Que la foule n'a jamais lus,
Rimeurs de strophes solennelles,
Polichinelles!*

*Exploiteurs de fausses nouvelles,
Reporters de petits journaux,
Pourvoyeurs de nos tribunaux,
Journalistes sans clientèles,
Polichinelles!*

*Vos âmes sont des criminelles,
Mais je suis là, comme un remords,
Je fais agir tous vos ressorts,
C'est moi qui tire vos ficelles!
Polichinelles!*

Paul Bru.

La Légion d'honneur

au vingtième siècle.

C'était le quatorze juillet d'une des premières années du xx^e siècle. La France continuait à fêter machinalement par des lampions et des danses l'anniversaire de la prise de la Bastille. Seulement, nul ne se rappelait plus ce qu'avait été la Bastille, ni pourquoi on l'avait prise, ni même à quelle époque l'événement avait eu lieu. Cette ignorance générale nuisait un peu au caractère symbolique de la fête du quatorze juillet, mais pas du tout à son caractère national, car les boutiques des marchands de vins et les bals publics ne désemplissaient pas.

A cette date, les Français avaient également conservé l'habitude de se décorer entre eux, afin de se distinguer des autres peuples, ce qui a toujours été une de nos principales préoccupations. « Décorez-vous... les uns les autres », n'a pas dit Jésus.

Le Conseil des Ministres s'assembla donc ce jour-là pour établir la liste des candidats à la Légion d'honneur.

— Donnez-moi chacun la liste des demandes que vous avez reçues, dit d'abord à ses collègues le Président du Conseil.

— Moi... je n'en ai reçu aucune, répondit le Ministre de l'Instruction publique.

— Ni moi..., ajouta celui de l'Intérieur.

Les titulaires des portefeuilles de l'Agriculture, des Fi-

nances, du Commerce, ainsi que tous les Ministres présents firent des réponses analogues.

Aucun d'eux n'avait reçu une SEULE demande de décoration.

— C'est fantastique! murmura le Président du Conseil. J'avais déjà remarqué que le nombre des demandes diminuait dans des proportions inquiétantes, mais je ne supposais pas que les Français en arriveraient à un pareil degré d'indifférence et de mépris!

— Ce n'est pas possible, murmura le Ministre de l'Instruction, qui était observateur. Jamais on n'a tant vu de gens décorés dans les rues. Il doit y avoir quelque chose là-dessous.

— Si nous mandions le Grand Chancelier de l'Ordre? hasarda une voix.

Ce haut personnage ne tarda pas à se présenter dans la Chambre du Conseil. On lui soumit le cas. Il se montra fort ému et fut d'avis de consulter le livre des décorations, qu'on envoya immédiatement chercher par un peloton de cuirassiers.

Le Grand Chancelier se mit alors à faire des calculs. Puis, on le vit tout à coup pâlir et se frapper le front avec un geste de découragement.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il.

— Quoi? quoi? demandèrent les Ministres.

Mais le Grand Maître avait vite reconquis le sang-froid et la dignité qui convenaient à son rang.

— Messieurs, continua-t-il d'un ton posé, je ne m'étonne plus que personne ne demande plus à être décoré de la Légion d'honneur.

— Et pourquoi cela?

— Pourquoi?

Et se recueillant, le Chancelier articula :

— Personne ne demande plus à être décoré de la Légion d'honneur, pour une raison bien simple, C'EST QUE TOUT LE MONDE L'EST!

— Voyons, mon ami, fit le Président du Conseil, vous badinez!

Mais il fallut se rendre bientôt à l'évidence. Les statistiques étaient là. On calcula le nombre des Français majeurs et pourvus de leurs droits, on le compara ensuite avec celui des Français décorés, y compris les légionnaires rayés pour escroqueries ou trahison. Il y avait égalité absolue entre les deux chiffres.

— Voilà qui est bien ennuyeux! soupira le Président du Conseil. Comment allons-nous faire désormais pour récompenser les dévouements?

— On est capable de ne plus se dévouer, ajouta le Ministre du Commerce.

— Il reste la ressource de fonder une nouvelle décoration, dit le Grand Chancelier. Mais je crains que rien ne remplace jamais notre Légion d'honneur...

— Messieurs! s'écria soudain le chef du Cabinet, j'ai trouvé la solution!

Le Ministère respira.

— Oui, mes chers collègues, j'ai trouvé... Quelqu'un d'entre vous peut-il me dire le nom de l'homme qui, soit par ses inventions, soit par ses travaux, mériterait le plus d'être décoré s'il ne l'était déjà!

Une vive discussion s'éleva. Chacun cita des noms. Le Ministre de la Guerre proposa l'inventeur d'une fumée sans poudre, à la fois économique et meurtrière. On parla successivement d'un homme qui avait découvert une mine d'or aux environs de Paris, et de plusieurs citoyens qui s'étaient distingués dans leur profession, par exemple, un commerçant qui avait gagné un million en six mois en ne vendant rien, et un homme de lettres qui avait acquis une célébrité universelle avant d'avoir écrit une seule ligne.

Le choix du Conseil finit par s'arrêter sur un nommé Dupont qui, depuis sa majorité jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, qui était actuellement le sien, avait toujours voté pour les candidats du Gouvernement, dans toutes les élections et sous tous les régimes. Il était décoré naturellement.

— Il faut encourager cela! dit le Ministère tout entier. Mais de quelle façon?

— Vous allez voir.

Et le Président du Conseil traça rapidement quelques lignes.

— Cette note paraîtra demain à l'*Officiel*.

Il montra alors à ses collègues étonnés le décret suivant :
M. DUPONT, *chevalier de la Légion d'honneur*. Est autorisé à
NE PLUS PORTER SA DÉCORATION. *Services exceptionnels*.

MISS MAUD GONNE

Maud Gonne, l'apôtre irlandaise, est en Amérique depuis

quelques jours. Le succès de ses conférences est certain. Et il n'y aura pas que ses compatriotes à se rendre en foule la voir, l'écouter, l'applaudir. Innombrables seront les citoyens des États-Unis qui voudront connaître la déjà célèbre jeune femme, la vaillante fille des *thanists*.



*
* *

Maud Gonne est grande, très grande même parmi nous, Français, de race plutôt petite ; mais, de l'autre côté de l'Océan, on le remarquera beaucoup moins. Du reste, onduleuse, souple et souvent penchée, elle *se diminue*, pourrait-on dire, par extrême affabilité, par habituelle bonne grâce.

Des peintres, des sculpteurs, en des œuvres parfois excellentes, ont voulu réaliser la vision qu'ils eurent de l'étrange beauté de cette apôtre-femme. Mais, trompés par la couleur claire des cheveux bouffants, par le bleu doux des larges yeux, par la fraîcheur du teint, par la voix enfantine et chantante, ils ont peint, ils ont sculpté une sorte de séraphin mièvre, de muse tendre, rêveuse, ou de préraphaélite apparition. Et ce n'est là qu'un des aspects de Maud Gonne.

Alors que je ne l'avais pas encore vue, je remarquai dans l'atelier de M^{me} Clovis Hugues, sculpteur, une espèce de masque en terre glaise durcie, figure jolie de femme, dont cependant les maxillaires puissants formaient relief à m'étonner. M^{me} Clovis Hugues n'avait fait là qu'une rapide esquisse pour un buste de Maud Gonne, mais elle y avait mis la caractéristique du visage de l'énergique et tenace Irlandaise.

C'est quand elle se lance en un réquisitoire contre l'Ennemi que l'ossature solide d'un être fortement doué pour l'action apparaît, se signale sous la dissimulante chair jeune des joues; en même temps, le regard devient dur ou plein d'ombre et d'un mystère inquiétant. La voix seule ne peut pas cesser d'être enfantine; même quand elle grossit, on ne saurait avoir peur, s'il n'y avait, pour les sous-entendus tragiques des mots, l'expression des yeux et de tout le visage transfiguré.

Maud Gonne ajoute à l'originalité de sa longue et flexible personne par la singularité pittoresque de ses vêtements. De même qu'elle a le courage de ses opinions dangereuses pour sa sécurité, elle a le courage de ses goûts en toilette. Elle ne suit pas la mode: elle la côtoie, avec la fantaisie d'une artiste.

Elle est de toute manière extrêmement séduisante. C'est très fâcheux pour ceux qu'elle combat.

*
*
*

Ses conférences ont ceci de particulier qu'on pourrait en accompagner le mélodieux débit avec les arpèges assourdis d'une harpe, — de cette harpe des bardes celtes, emblème, auprès du trèfle, de la Terre d'Émeraude.

Maud Gonne parle en lente mélopée, psalmodie presque, — et c'est bien un *De profundis*, ce récit désolé qu'elle fait

des maux de sa patrie, *De profundis* où les iniquités ne sont pas de ses frères, où le Puissant qu'elle implore est un peuple ami, où elle clame son inépuisable foi en la libération, en la résurrection... de l'Irlande.

Il n'y a rien de cherché, de *voulu*, dans cette façon harmonieusement monotone, — sans cris, sans gestes, — de toucher le fond des cœurs, de remuer les nerfs, de susciter l'indignation et les larmes. La conférencière est une sincère, une passionnée ; elle procède en toute simplicité.

Il paraît que son action est considérable sur les foules irlandaises, amoureuses d'éloquence et de la musique des paroles.

Les commentaires de Maud Gonne aux projections lumineuses qui terminent ses conférences sont parfois d'une humeur plaisante, sans pourtant que la voix soit bien différente de celle qui soulevait pour l'action ou faisait pleurer.

je pars d'au
 gulon, vers
 l'ouest de
 l'Irlande sur
 la misère en
 ce moment et
 élégante, puis
 le fin du mois
 je pars pour l'Amérique.

Maud Gonne

Les Irlandais sont spirituels, gais. Ils s'arrangent quelquefois pour qu'une éviction donne de quoi bien rire aux dépens de la *constabulary*. Cela se voit par les « instantanés » mon-

trés aux conférences. De même, pour prouver que les députés patriotiques sont *filés* en Irlande, on a fait toute une suite « d'instantanés » où un de ces députés est sans cesse escorté, de près ou de loin, par le même personnage. Cela devient de plus en plus drôle. Naturellement, le député réussit à dépister son détective, ce qui est encore plus plaisant.

*
*
*

Miss Maud Gonne est née dans le Kerry et a été élevée à Dublin. Mais elle est d'une famille de landlords irlandais raliés à l'Angleterre et aux idées conservatrices. L'élégante vie britannique ne put la retenir quand elle se fut découvert une immense pitié pour le paysan d'Irlande, quand elle eut eu l'âme bouleversée par les évictions, les misères vues...

Dès que son père, colonel de l'armée anglaise, fut mort, elle obéit à la vocation qui se révélait impérieuse. Elle alla voir les chefs du mouvement nationaliste. Ils la trouvèrent bien jeune, bien frêle et bien aristocrate pour lui donner tout de suite leur confiance. Et puis, ils étaient troublés, déroutés, devant du trop nouveau, de l'extraordinaire. Mais, bientôt, ils comprirent l'aide infiniment utile, prestigieuse que devenait pour eux cette jeune fille enthousiaste, aux multiples dons de séduction, — riche et généreuse.

O'Leary fut son principal éducateur en la complexe politique irlandaise. Davitt la patronna.

Bien entendu, Maud Gonne était promptement *boycottée* par sa famille et ses amis d'autrefois.

Elle se donna pour mission, non seulement de relever le courage de ses compatriotes par des discours ailés d'espérance, mais de parcourir l'Angleterre, la France, d'autres pays afin de provoquer l'attendrissement et l'indignation qui entraîneraient le vote du *home rule*. Elle prit part à toutes les grandes manifestations protestataires. — Récemment encore, à Dublin, elle marcha derrière un drapeau noir et un cercueil symbolique et, peu de jours après, à Versailles, déposa une couronne sur le monument de Hoche.

... Elle assistait à des évictions pour secourir; elle devenait membre des Sociétés d'Amnistie et visita les prisonniers pa-

triotés à Portland, à Chatham, à Malborough tant qu'on ne s'y opposa pas.

Son courage était indestructible. Mais elle tomba malade, gravement. Elle dut aussi, non pour éviter « le martyr », mais pour continuer d'agir à l'aise, prendre domicile à Paris. Sitôt qu'elle fut rétablie, ou presque, elle recommença ses tournées de conférences à travers la France, la Belgique, revint en Angleterre, en Irlande. — Elle ne se contenta pas de parler, d'aller où l'appelait son devoir. Quand il le fallut, elle écrivit des lettres aux journaux — pleines de faits, de chiffres — des réfutations; elle donna, çà et là, des articles d'attaques violentes contre l'Angleterre et d'appel à la solidarité des peuples.

Elle méditait depuis longtemps sa « Mission » en Amérique.

Au moment de partir, elle a eu un profond chagrin : son grand chien danois, *Dagda*, est mort. Le bon chien, avant d'être affaibli, l'accompagnait aux réunions, aux conférences. Sa puissante voix se mêlait aux acclamations ou aux cris de la foule. Il avait une curieuse façon de grogner au mot « anglais »... On l'empoisonna.

Est-ce une vengeance de ceux qu'il haïssait tout autant que sa maîtresse?

En mai dernier, l'active, la combative nationaliste a fondé à Paris un journal, *L'Irlande Libre*, journal modestement logé, pour l'instant, au 6 de la rue des Martyrs, dans une vieille maison où Murger habita : deux petites pièces pour archives et salle de rédaction, mais aux murs des gravures symboliques, satiriques, une carte du cher pays, des photographies de patriotes, des manifestes..., enfin, le drapeau vert de l'Irlande indomptée, de l'Érin qui espère.

Mary Léopold-Lacour.

Le Pont d'Amour

(CONTE RUSTIQUE)

Le jeune pâtre Jean Béhiol, de la grange de Roque, ne se tenait plus de joie depuis la nuit où, sur l'aire de leur maître Roublac, Jeannette Poujol, sa fiancée, avait, pour calmer sa jalousie, juré de passer avec lui, à la prochaine Saint-Amans, le Pont d'Amour, et de lier ainsi sa vie à la sienne devant tous les pacauts de la montagne.

Ce serment, elle l'avait fait en prenant à témoin la lune errante, les étoiles et Notre-Dame de Roubignac qui protège les pastourelles. Or, de mémoire de montagnard, il n'y avait pas sur l'Escandorgue d'exemple de deux amants trahissant leur foi, après avoir, la main dans la main, traversé ce pont redoutable le jour de la fête du grand saint. Ou plutôt on citait bien celui d'une certaine Justine Sauvagnac qui, après cette épreuve faite en compagnie de son *novi* Casimir Dûr, l'abandonna pour épouser Donatien Gailhardet, de Coste-garde; mais la malheureuse était morte six semaines après ses noces.

Jeannette savait cela; Jeannette, comme toutes les filles de la montagne, avait le culte de Notre-Dame de Roubignac et de saint Amans, son fidèle évêque, et croyait fermement à la colère ou aux bienfaits dont ils comblaient les amoureux qui les invoquaient en passant leur pont le jour de leur fête. Donc si, ce jour venu, Jeannette traversait avec lui les trois

arches de Villeneuve, il pouvait la considérer comme sa femme. Aussi, en sortant de ce rendez-vous, il bondissait, délirait, clamait la joie de son triomphe à travers la combe endormie, sous le ciel fourmillant d'étoiles.

L'alarme avait été si chaude ! Cette Jeannette qu'il adorait depuis qu'à son menton de pastoureau avait poussé sa première barbe, cette Jeannette qu'il croyait à lui, sur la foi de leurs serments répétés, ne l'avait-il pas surprise sous un châtaignier, causant avec Savi, le bouvier de Peyreplantade, son plus mortel ennemi ? Grand Dieu ! à qui se fier désormais ? Elle qui, de trois ans moins âgée, semblait à côté de lui, quand ils *gardaient*, une bergeronnette-lavandière buvant sous l'aile protectrice d'un ramier à la source des Neuf-Fontaines ! De la bergeronnette, elle avait l'élégance frêle et inquiète et jusqu'à la perpétuelle oscillation qu'exigeait sa vie laborieuse. La bonté, la douceur, la franchise se lisaient dans la prunelle humide et bleue, d'un bleu lavé comme le bleu de la pervenche à l'aurore.

Et dire que c'était pour ce malandrin de Savi, cet être mauvais, laid et brutal, qui terrorisait le village, qu'elle avait failli l'abandonner ! Mais à quoi bon récriminer ? le danger était conjuré, elle lui était revenue plus douce et plus tendre que jamais avec la fameuse promesse.

Aussi, depuis lors, Jean Béhiol n'avait songé qu'à faire ses préparatifs pour cette journée décisive. On était à la mi-juillet et la fête tombait au commencement d'août, au moment où, les moissons étant finies et engrangées, il n'y avait plus qu'à remiser les faucilles et à attendre patiemment les vendanges. Certes, Jean Béhiol n'était pas le seul à s'enfiévrer aux approches de cette fête. D'un bout à l'autre des garrigues, dans les hameaux de l'Escandorgue et les villages du Larzac, tout ce qu'il y avait d'amoureux et d'amoureuses partageaient la même impatience. Les couples, sûrs de leur amour, n'ayant rien à craindre de l'épreuve traditionnelle, ne voyaient pas le moment où, étroitement enlacés, au-dessus du flot grondant, le pied solide sur l'arche mince, ils montreraient à leurs amis le bonheur de leurs fiançailles ; mais ceux-là dont l'amour était hésitant ou manquait de sincérité vivaient ces quelques jours dans une anxiété redoutable, Notre-Dame et saint

Amans se montrant, on l'a vu, d'une implacable sévérité pour les infidèles et les traîtres. L'épreuve, d'ailleurs, n'allait pas sans quelque danger, car le Pont d'Amour n'était pas un pont, mais un aqueduc fort étroit, que les seigneurs de Villeneuve avaient jadis construit sur la Dourbie pour amener dans leurs jardins les eaux d'une source lointaine. Il se dressait à dix mètres sur la rivière et supportait une rigole dont les deux bords avaient à peine la largeur d'un pied. Ajoutez à cela que, rongées par le scolopendre et le lierre et par six cents ans d'existence, ses trois arches menaçaient ruine, et l'on comprendra que, pour aller à deux de front d'un bout à l'autre, il fallait un certain courage.

Jeannette et Jean étaient bien décidés à l'avoir. Et ce fut en chantant avec tous les autres domestiques de la grange que, le jour venu, ils prirent, sur le char à bancs de leur maître, la route de Villeneuve. Arrivés au bas de la côte, ils aperçurent au loin devant eux une charrette que maître Roublac reconnut pour être celle de Peyreplantade. Un homme montant une mule l'escortait. Il fut aisé à tout le monde de reconnaître Savi, le bouvier. A ce nom, jeté par Roublac, Jeannette qui, jusque-là, avait été aussi bavarde qu'une pie et non moins gaie qu'une bartavelle, devint tout à coup sérieuse et muette, et, de son côté, Jean se sentit envahi d'un pressentiment lugubre qui figea son rire sur ses lèvres.

Le bouvier de Peyreplantade s'était fait beau. Il s'était coiffé d'un feutre montagnard dont les bords larges dissimulaient ce que ses yeux avaient de trop louche; il portait un complet de velours bleu et des guêtres jaunes toutes neuves. Enfin, il avait pomponné, harnaché sa mule à l'espagnole.

Dès qu'il aperçut le char à bancs de Roublac, sachant que Jeannette s'y trouvait, il fit retourner sa bête et piqua des deux. Sous prétexte de dire bonjour aux amis, il caracola autour du véhicule et vit Jeannette enlacée par Jean. Alors, il enveloppa celui-ci d'une œillade où se lisaient la rage d'une terrible jalousie, le paroxysme d'une haine sans bornes. Quand, sa politesse faite, il reprit le large au galop, il était blême et écumait comme sa mule.

Lui aussi depuis longtemps aimait Jeannette, et il l'aimait d'un amour sauvage, impérieux, brutal comme celui qui pousse

les fauves. Il était fils unique, héritait un jour d'une grangeotte sur le Larzac, et en attendant possédait de sérieuses économies. Aussi Jeannette, qui savait cela, ne l'avait point repoussé, et bien qu'elle aimât Jean Béhiol, dont la fortune tenait dans son bâton de pastoureau, elle avait, sans décourager celui-ci, répondu aux premières avances de l'autre; puis dans un moment de passion, poussée par Jean, elle s'était laissé arracher la promesse des fiançailles au Pont d'Amour.

Lorsque Savi apprit cela, il jura de l'avoir quand même et de se venger de Jean Béhiol; et à partir de ce jour, il en chercha les moyens. Sans doute, il les avait trouvés, à voir la bave de ses lèvres, la férocité de ses yeux tandis qu'il chevauchait seul maintenant, sur la route de Villeneuve.

La chapelle de Notre-Dame de Roubignac était pleine de monde quand les gens de maître Roublac y arrivèrent; la messe était commencée, une messe que M. le curé de Clermont expédiait hâtivement, à la bonne franquette, car filles et gas, femmes et hommes étaient pressés, les uns de se rendre au Pont, les autres de visiter la foire. Elle se tenait sur la place de la Villeneuve, et, ce jour-là, elle regorgeait de pacants.

Cependant, aux sons de la musette et du hautbois, les amoureux, qui devaient traverser le Pont, se dirigeaient vers la Dourbie, et les curieux avaient envahi les deux rives. Déjà, derrière les buissons, des couples se déchaussaient en riant, car outre que la tradition voulait qu'on passât le Pont les pieds nus, il eût été dangereux de faire autrement, tant les deux bords de la rigole étaient minces.

Le premier couple qui traversa fut un jeune homme et une jeune fille de Cabrières. Ils n'avaient pas quarante ans à eux deux. Il passa, lui, la prune triomphante et son jarret musclé bien tendu, elle, modeste et légère. Et quand ils furent à l'autre bout, la foule applaudit bruyamment à leur jeunesse rayonnante, tandis que garçons et filles chantaient :

Passez, passez, gentils amoureux,
 Fleurs étincelantes du terroir
 De Languedoc.
 Passez, passez. De l'autre côté
 Est le bonheur. A Saint Amans,
 Aujourd'hui il faut dire oui ou non,
 En langue d'oc.

D'autres, d'autres encore passèrent triomphants, radieux et beaux de la beauté de leurs vingt ans. Ils allaient, le regard noyé dans leur rêve, saluant du haut de ce Pont d'Amour, l'aurore de leur vie nouvelle.

Et l'on eût dit, sous le ciel clair, un défilé de jeunes faunes et de nymphes.

Midi sonnait et le tour de Jean Béhiol et de Jeannette n'était pas encore venu, les couples plus hardis de la plaine passant avant ceux plus timides de la montagne. Les musiciens étaient fatigués de jouer et tout le monde avait faim ou soif. Aussi, les *caps de jouben* (chefs de jeunesse) de chaque village décidèrent d'interrompre la fête pour qu'on pût aller dîner dans les bois. Les amoureux de la grange à Roublac resteraient les premiers à passer.

Quand le précou de Villeneuve cria cela, Jean, que ses vagues pressentiments ne quittaient pas, en fut encore plus attristé, et Jeannette respira d'aise, tant cet acte auquel elle était jusqu'alors bien décidée lui portait peine à cette heure.

Qu'auraient-ils pensé tous deux s'ils avaient vu caché au fond d'une oseraie, de l'autre côté de la Dourbie, le bouvier de Peyreplantade rire, à ce moment, d'un mauvais rire?

Il riait, l'affreux garnement, et, avec la patience d'un loup qui guette sa proie, il attendait que la foule se fut dispersée et que, par groupes, par hameaux, on eût mis la table dans les clairières. Quand il n'y eut plus personne aux entours du Pont, il sortit de son oseraie, et, les reins ployés comme un renard, il s'engagea sur les trois arches. Arrivé à l'endroit le plus dangereux, celui qui surplombait le précipice, il vida sur les deux bords de la rigole un petit sac plein de tessons, de verre pilé et d'épines d'acacia qu'il dissimula sous quelques poignées de cendre.

Cela fait, il regagna sa cachette et s'y blottit, les yeux braqués sur l'autre rive.

Les gens de Roque s'étaient installés sous un rouvre; non loin d'eux ceux de Peyreplantade avaient fait de même sous un chêne. Maître Roublac qui les regardait fit remarquer aux siens que Savi le bouvier n'y était pas. Sans doute, il avait dû reprendre seul le chemin de Peyreplantade. Cela rendit un peu de gaieté à Jeannou et à sa Jeannette, et ce fut en

sautant et en dansant qu'ils se mêlèrent à la foule, laquelle, une fois les paniers vidés, les appétits rassasiés, afflua de nouveau vers le Pont, plus turbulente...

Tout à coup, pieds nus et la main dans la main, Jean et Jeannette apparurent sur la première arche. Ils étaient si mignons, si gentils tous deux que la foule leur fit comme aux jouvenceaux de Cabrières une ovation chaleureuse. Les musettes et les hautbois s'attendrirent et ce fut avec une évidente sympathie que la foule les salua de son refrain :

Passas, passas, gents calignaires
Flous relusentas dou terroire
De Lengadô...

Soudain, on vit le garçonnet s'arrêter, pâlir et l'on entendit la fillette pousser un cri d'épouvante. La foule crut qu'ils avaient peur, et pour leur donner du courage, elle applaudit de plus belle. Quelques rires moqueurs éclatèrent aussitôt couverts par les hautbois et les musettes.

Cependant, sans que personne s'en aperçût, un filet de sang avait éclaboussé la pierre jaune de l'arche.

C'était le sang du pauvre Jean, dont un éclat de verre avait fendu le pied d'un orteil à l'autre.

Blême, il fit mine de s'asseoir tout en protégeant des mains son amante; alors la foule se fâcha, maints quolibets partirent comme des fusées à l'adresse de l'amoureux qu'on accusait de reculer, tandis que la jeunesse poursuivait d'une voix irritée :

Passas, passas dè l'autre ban
Es lou bounhur. A Saint-Aman
Ioi bous cal dire : oi ou nô
En langa d'ò.

Poussé par la honte, Jean ordonna à Jeannette de rester immobile et fit encore un pas.

« C'est la fiancée qui ne veut plus », cria-t-on. Et les lazzis de pleuvoir sur elle.

Mais voilà que touchés par les rayons du soleil étincelèrent les tessons et résplendirent les éclats de verre, et l'on vit les pieds nus de Jean saigner comme ceux du Christ au calvaire. On vit aussi sa Jeannette terrifiée, perdant la tête, se cram-

ponner à lui si violemment qu'il faillit perdre l'équilibre. Il tituba quelques instants et la foule, saisie d'épouvante, ferma les yeux pour ne pas les voir rouler tous deux au fond du précipice. Mais le gas fut assez fort pour résister. Alors un immense cri d'horreur s'éleva contre le criminel inconnu — un abominable jaloux sans doute, — et avant qu'on eût pu venir au secours, ramassant tout ce qui lui restait de courage, le pâtre héroïque saisit brusquement sa pastoure, la souleva dans ses bras, et lentement, avec une énergie farouche, il passa, piétinant tessons et épines. Le sang coula de ses deux pieds comme l'eau pure des fontaines et rougit l'arche d'Amour tout entière.

Une clameur d'admiration succéda au silence poignant de la foule émue par la grandeur de ce spectacle... Enfin exténué, plus pâle qu'un mort, il atteignit le bout du Pont, trouva encore assez de force pour déposer doucement sa Jeannette évanouie et s'affala comme une masse.

P. Vigné d'Octon

député.



LE DANTE

*Que regarde-t-il donc dans la nuit formidable ?
Qu'entrevoit-il au fond de l'abîme insondable ?
Ce dur marcheur par tant de spectres visité,
Aux portes de l'horrible et dolente cité
Sans doute a lu ces mots : « Ici, plus d'espérance ! »
C'est pourquoi les enfants, les femmes de Florence
Devant ce front lugubre et plus froid que le fer
Disaient : « Voilà celui qui revient de l'Enfer ! »*

*Hélas ! quand il aura chez la race vivante
Contemplé la terreur, la haine, l'épouvante,
La vertu dans l'opprobre et le crime étouffant
L'univers à genoux, malgré le ciel tonnant ;
Quand la main de la Mort, plus lourde que la pierre,
Aura posé le sceau divin sur sa paupière,
Quand il ira frapper au grand seuil étoilé,
Les anges qui l'aimaient comme un frère exilé,
Voyant dans son regard ce feu noir de cratère,
Diront : « Voilà celui qui revient de la terre ! »*

Henri de Bornier

de l'Académie française.

ÉDOUARD DETAILLE



Édouard Detaille est né à Paris, le 5 octobre 1848, et, en 1867, il exposait au Salon *l'Intérieur de l'Atelier de Meissonier*. Il n'avait pas encore dix-neuf ans, et ce petit tableau réunissait déjà cette finesse d'observation et cette correction de dessin qui sont la caractéristique du talent du maître.

Si nous commençons cette étude par ce rapprochement de dates, c'est qu'elles marquent quelle extraordinaire nature d'artiste est celle de Detaille. Ces dons merveilleux étaient innés en lui, et le talent s'imposait dès sa première manifestation.

Au sortir du lycée Bonaparte, où il avait fait d'excellentes études, et pourvu de son diplôme de bachelier, Detaille est présenté à Meissonier, et sollicite de lui une lettre d'introduction auprès de Cabanel; Meissonier, en froid avec son collè-

gue de l'Institut, déclare au jeune débutant que sa recommandation aurait peu de poids. Il se fait montrer ses croquis, le fait venir à Poissy, où, quelques jours après, il l'installait chez lui, le faisant travailler un peu partout, dans les champs, d'après les chevaux, dans la forêt.

C'était en novembre 1865. Notre échappé de collègue eut alors une grande difficulté à surmonter. Il lui fallut piocher ferme d'après la nature, la serrer de près et mettre de côté cette facilité d'improvisation qui lui faisait couvrir tous ses cahiers de classe de croquis charmants et spirituels au possible.

Pour peu qu'ils en eussent eu le goût, les professeurs de Detaille auraient pu, par droit de confiscation, se faire une collection qui, aujourd'hui, leur vaudrait mieux qu'une ferme en Brie.

L'Université — *alma Mater* — ne saurait penser à tout. Exceptons M. Pasquet, professeur à Bonaparte, qui surveillait du coin de l'œil la



Dragons, par Detaille.

confection d'un croquis, et ne le confisquait que lorsqu'il le jugeait suffisamment achevé. J'ai encore sous les yeux un cahier de physique où chaque expérience est illustrée. L'en-tête du chapitre de l'Eau, en particulier, est agrémenté de deux Auvergnats en costume de travail, qui sont une des choses les plus amusantes et les plus comiques que l'on puisse voir. C'était Doyère, le fils du célèbre chimiste, compagnon de classe de Detaille, qui collectionnait avec le plus de soin les élucubrations de son camarade.

Mais cette facilité charmante, il fallait y renoncer en entrant chez Meissonier, maître impeccable, au dessin parfait, à la forme irréprochable.

Plein d'ardeur, Detaille se met à la besogne, et à ses dons naturels l'étude ajoute bientôt cette science de dessin qui donne à ses moindres croquis leur caractère si complet d'esprit et de personnalité.

En 1867, Detaille passe l'hiver dans le Midi avec son maître, et exécute sous ses yeux sa première toile importante : *Cuirassiers de la Garde ferrant leurs chevaux sur la route d'Aptibes*.

Jusqu'à là Detaille n'avait fait que des études, soit en plein air, soit dans l'atelier, beaucoup de nu, et trouvait ses modèles à la caserne de Poissy; nous avons vu dans son atelier un superbe torse de fantassin, très académique en dépit de son pantalon rouge, et quel fantassin ! un vieux troupière qui avait fait la campagne de Chine et avait été nommé précepteur d'un jeune mandarin ! — L'éducation de ce fils du Céleste-Empire nous rend rêveur.

Si vous avez l'honneur et le très grand plaisir de fréquenter le salon de son Altesse la princesse Mathilde, vous y verrez en belle place un ravissant petit tableau, une *Halte de tambours*; c'était l'envoi de Detaille au Salon de 1868. Les belles promesses que donnait le talent du jeune peintre en 1867 s'étaient pleinement réalisées, et Edmond About put écrire dans *la Revue des Deux Mondes* : « Je vois poindre un jeune élève de Meissonier qui pourrait bien passer maître un jour ou l'autre. Il se nomme Detaille; il a exposé une halte de tambours, un vrai bijou. » L'histoire de ce tableau est bien amusante. Un brave garçon, Leussen, modèle attitré de Meissonier, qui avait su mettre quelques sous de côté, s'était engoué de cette charmante petite toile, et, avant même qu'elle soit terminée, apporte un jour à Detaille toutes ses économies — huit cents francs. — Il lui achète son tableau. Le jeune peintre fut ravi; moins encore que son client qui, le jour même de l'ouverture du Salon, revendait quinze cents francs à la princesse Mathilde son acquisition de l'avant-veille.

L'année suivante, Detaille obtient sa première médaille avec *les Grenadiers de la Garde au camp de Saint-Maur*, qui lui valaient cet article de Théophile Gautier : « Quelle finesse, quelle observation, quelle entente des allures militaires chez ce jeune homme qui est un maître à l'âge où les autres ne sont encore que des élèves ! »

Les études qui avaient servi à exécuter ce tableau étaient restées à Poissy, en 1870, pendant l'occupation prussienne. Meissonier, se doutant bien que les Allemands aimeraient assez à grappiller dans son atelier, avait déménagé toutes ses œuvres et laissé en évidence les petites études de Detaille, qui n'étaient

Edouard Detaille

pas signées; elles ont naturellement été enlevées et font probablement l'ornement du salon de quelque bon officier de la landwehr, qui fait admirer à ses invités les soi-disant études de *Herr professor Meissonier*.

En dehors de ses charmantes études militaires, Detaille était fort épris alors du Directoire et faisait, sur cette si intéressante époque, nombre de petits tableaux pleins d'esprit et de recherche : *la Lecture des affiches, l'Indication du factionnaire, le Plan de bataille, Jeune muscadin*, etc. Notes charmantes et auxquelles, pour notre grand plaisir, nous serions bien heureux de le voir revenir au moins de temps en temps.

De 1869 à 1870, Detaille exécute un *Engagement entre les Gardes d'honneur et les Cosaques, souvenir de 1814*, qui lui fait avoir une médaille au Salon pour la deuxième fois.

Tout cela nous mène en 1870 et la guerre éclate. Elle surprend le jeune artiste achevant *le Moulin de Longchamp*, ravissante petite scène du high-life parisien, dont l'esquisse se vendait plus tard à la vente de Vibert. Detaille se rend aux avant-postes sur la frontière, à la recherche du général Pajol, qui devait l'emmener avec lui; dans le désarroi du commencement de la campagne, impossible de le rejoindre. Detaille est incorporé au 8^e bataillon des Mobiles de la Seine, et en fit partie du mois d'août à la fin de novembre. Il vécut alors les scènes si tristes et si intéressantes qu'il a peintes depuis, et qui nous donnent à jamais l'illusion poignante de cette inoubliable époque.

Detaille réalisait ce mot si typique de Charlet : « Le vrai peintre militaire doit tout croquer sous le feu. »

En novembre, le général Appert l'attache à sa personne en qualité de secrétaire, et Detaille prend part à la bataille du



Piper d'un régiment écossais, par Detaille.

2 décembre, sur la Marne, lutte atroce et terrible, la plus effrayante de celles qui eurent lieu sous les murs de Paris. C'est là que l'artiste trouve sur nature les documents pour exécuter l'aquarelle *Un Coup de mitrailleuse* : tout un rang de Saxons foudroyés dans un fossé, avec des attitudes convulsives et épouvantables. Puis cette composition merveilleuse dans sa sinistre réalité, *les Frères de la Doctrine chrétienne relevant les morts* dans ces plaines glacées, semées de cadavres et encore émaillées de débris de cartouches déchirées.

Pendant la Commune, De-

taille voyage en Belgique, en Hollande, visitant les musées : puis, de retour à Paris, hanté par les souvenirs de ce qu'il a vu aux environs occupés par les Allemands, il exécute le



EDOUARD DETAILLE.

TAMBOUR DU 42^e RÉGIMENT D'HIGHLANDERS

tableau *les Vainqueurs*. Au Salon de 1872, il est invité *par ordre* à retirer son envoi, ce tableau, popularisé par la gravure, un des meilleurs du jeune maître, et que les Teutons ne digèrent pas encore! Ne l'avez-vous pas présente aux yeux, cette longue file de voitures allemandes, s'avancant lentement dans une route neigeuse, sous la conduite de soldats prussiens? D'affreux juifs à face sinistre, moitié receleurs, moitié croque-



Cosaque, par Detaille.

morts, des « filousophes », suivant la si jolie expression de

Hugo, ont déménagé les maisons pillées et incendiées, et l'armée victorieuse escorte et protège le fruit de ces vols. Fauteuils, livres, meubles, pendules, lustres, batteries de cuisine, tout enfin encombre ces voitures. Les voleurs n'ont rien oublié et leur razzia a été faite méthodique et complète!

Que d'œuvres charmantes se succèdent alors! *En retraite*, Salon de 1873, à la suite duquel il fut décoré. *Les Cuirassiers de Morsbroon*, Salon de 1874; *les Grandes Manœuvres, Champagne, l'Alerte*, etc., etc.; enfin ce mer-

veilleux *Régiment qui passe*, un des attrails du Salon de 1875.

Quelle adorable chose!

Sous un ciel gris, plombé, cotonneux, à la hauteur de la Porte Saint-Martin, un régiment arrive de front, tambours en tête. L'éternel badaud parisien suit en marquant le pas, l'apprenti qui tire sa voiture à bras donne un coup d'épaule plus vigoureux pour ne pas perdre son rang entre les tapins et les clairons. Le peintre s'est lui-même représenté à droite, près du kiosque à journaux. Devant lui, Meissonier, son maître, frappant de ressemblance, avec sa belle tête de vieux fleuve et ses jambes arquées. A gauche appuyé à la balustrade du boulevard, de Neuville contemplant une petite dame.

Malgré tout le succès de cette composition, si vraiment française, Detaille, l'esprit et le cœur pleins de souvenirs de

la guerre, revient l'année suivante à des scènes plus accentuées de l'existence militaire, et nous donne un fort important et très dramatique tableau : *En reconnaissance.*

Quelle variété sur toutes ces physionomies si martiales et si énergiques ! N'est-ce pas le type même de l'héroïsme national que ce vieux chasseur à pied, à la tournure si crâne, avec sa longue barbe, qui jette sur le cadavre d'un uhlan un regard calme et résolu ? Héros simple et modeste, modèle de devoir et d'honneur. Tout d'ailleurs, dans ce tableau, est vivant et vrai ! L'officier, qui voudrait arrêter ses hommes pour se porter seul en avant, les paysans qui entr'ouvrent leurs portes afin de voir arriver leurs défenseurs, et cet héroïque gamin qui, crânement, marche en tête, prêt à ramasser le fusil du premier qui tombera, fier qu'il serait de faire le coup de feu au milieu de nos braves petits chasseurs.

Le succès de cette toile fut considérable.

Au Salon de 1877, Detaille expose le *Salut aux Blessés*, qui faillit avoir le même sort que les *Vainqueurs* ; il fallut transformer les blessés allemands en blessés autrichiens, pour



Infanterie française (1835) Par Edouard Detaille.

calmer les susceptibilités de l'administration. Ce changement se fit la veille de l'ouverture; après le Salon, Detaille s'empressa de faire disparaître les Autrichiens.

Puis le jeune maître nous donne *Bonaparte en Égypte*, un bijou de couleur et d'observation. L'esquisse de ce joli tableau est restée à Detaille! Il y tient..., et comme je le comprends. C'est une vraie perle! Puis vinrent d'autres petites toiles moins importantes et de nombreuses aquarelles, et toutes ces œuvres témoignent du progrès que fait l'artiste dans la recherche de la couleur, de l'observation, du rendu. La facture, peut-être un peu sèche au début, s'est assouplie, s'est élargie d'année en année, et le peintre est, dès lors, en pleine possession de ce merveilleux talent qui le place hors de pair parmi les meilleurs.

C'est à cette époque que Detaille entreprit un voyage en Angleterre. Il y reçut un accueil enthousiaste, et en rapporta maints travaux intéressants. Qui n'a admiré chez Goupil les *Scots Guards revenant de l'exercice à Hyde-Park*, les *Highlanders à l'île de Wight*, un *Bureau de recrutement près du Parlement*, et enfin une *Visite à la Tour de Londres*, sous la conduite de ces fameux gardiens au costume Henri VIII qu'a si bien peints Millais?

En 1881, Detaille fait partie de l'expédition de Tunisie, en qualité de sous-lieutenant attaché à l'état-major du général Vincendon. Il travaille à force dans ce beau pays, vivant avec la troupe, s'intéressant à tout, prenant part aux marches, et contre-marches, rapporte une admirable collection d'esquisses et de croquis, puis un superbe dessin rehaussé : *Colonne en marche* et une aquarelle, *le Port de Bizerte*, qu'il offre à l'amiral Miot. Un souvenir de cette amusante époque. Un soir, au bivouac, un colonel demande à notre peintre sous-lieutenant la permission de lui présenter un jeune soldat de son régiment dont les dessins font l'admiration de tous les camarades et l'orgueil des *tableaux* des sergents-majors. Arrive le jeune homme qui montre ses croquis. « Pas mal, dit Detaille, et que comptez-vous faire en sortant du régiment? N'entrerez-vous pas à l'École des Beaux-Arts? » — « Jamais de la vie, mon lieutenant, répond le troupier, j'irai carrément sonner chez M. Detaille; on le dit si bon garçon qu'il ne me refu-

sera pas ses conseils. » — Detaille se fait connaître alors ; ahurissement du jeune troupiers qui ne s'attendait pas à cette rencontre.

Au Salon de 1881, Detaille expose *la Distribution des Drapeaux*, grande toile officielle qui fit, il faut bien le dire, un four retentissant. Il fallait avoir les reins solides pour résister aux éreintements nombreux de la presse, des camarades et du public : cette toile d'ailleurs n'existe plus, Detaille l'a détruite et n'en a gardé dans son atelier que quelques morceaux très réussis. Portraits de généraux, groupes de fantassins en plein soleil, la musique de la Garde républicaine, etc. *La Distribution des Drapeaux* qui est placée dans un des salons de l'Élysée, n'est qu'une esquisse qu'avait faite le peintre avant d'exécuter sa grande toile. Cette esquisse, reprise par lui, repeinte entièrement, est bien supérieure à la vaste composition que nous avons vue au Salon, et dont la destruction fut un gros sacrifice d'argent, mais aussi une grande satisfaction artistique pour Detaille.

En 1882, Detaille commence les beaux travaux des Panoramas et exécute, avec de Neuville, *Champigny*, puis *Rezonville*. C'est à cette occasion qu'il fit un voyage à Metz. Rien ne saurait rendre l'impression profonde ressentie par l'artiste, qui avait tenu à faire ses études sur les lieux mêmes et aux dates exactes où, douze années auparavant, avaient eu lieu ces luttes gigantesques. — Le soir surtout, la tristesse était, paraît-il, indéfinissable, et si l'émotion nous étreint au cœur en contemplant ces grandes pages d'histoire, c'est que l'âme même du peintre patriote semble avoir passé dans son œuvre.

Les Allemands étaient alors moins chatouilleux que main-



Kléber (1800)

Par Edouard Detaille.

tenant, et le gouverneur de Metz avait donné à Detaille toutes les autorisations et toutes les facilités possibles pour travailler à son aise sur les champs de bataille.

En 1881, Detaille avait été nommé officier de la Légion d'honneur, et, dès 1883, il entreprend un monument national, *L'Armée française*, œuvre colossale, faisant revivre tous nos vieux régiments depuis 89, avec leur histoire, leurs allures, leurs costumes, leur existence propre. — Pour mener à bien ce travail inouï, si plein de difficultés et de recherches, il fallait que le peintre fût doublé d'un bénédictin. — Detaille, depuis peu de temps a terminé son œuvre, et tous ceux-là pourront lui dire merci, qui sont à la fois Français et artistes.

En même temps qu'il exécutait ces centaines de dessins et d'aquarelles, Detaille, avec sa prodigieuse activité, trouvait le temps de voyager un peu partout, en Suisse, en Italie, en Espagne, en Autriche. Il a rapporté de Vienne quantité d'études encore inédites et que je signale d'avance à l'admiration des connaisseurs.

En 1884, Detaille assiste, sur l'invitation personnelle du czar, aux manœuvres de l'armée russe. Accueilli comme un ami par tous les princes et tous les officiers qui se disputaient le plaisir de le fêter, il reçut de l'Empereur, dont il fut l'hôte pendant un mois, le plus précieux et le plus rare accueil. — Les grands-ducs venaient chaque jour pour le voir travailler, et faire poser pour lui cosaques, cavaliers, fantassins; et l'artiste revint à Paris, heureux et fier pour son pays de la belle réception que lui avaient faite les *Français du Nord*.

Dès son retour, après un séjour à Moscou et à Berlin, il se mettait au travail et envoyait en Russie une série d'aquarelles commandées par l'Empereur. D'autres œuvres encore sont destinées au Palais d'Hiver. — Grand amateur d'art, Alexandre III adorait le talent de Detaille.

A ne voir que cette existence de travail incessant, ne semblerait-il pas que cet infatigable piocheur dût être rien moins qu'un mondain? Quelle erreur! Detaille, à certains moments de l'hiver, ne déteste pas le monde, et même le plus grand monde, où il a ses entrées par droit de conquête; mais, quand viennent l'été et l'automne, ne lui parlez ni de villes d'eaux, ni

de bains de mer. Si l'artiste se déplace facilement quand son travail l'exige, c'est pour lui, en toute autre circonstance, une insupportable corvée que de quitter son cher Paris et ses environs.

L'homme, vous le connaissez tous. Grand, mince, très distingué, un peu raide, on le prendrait pour quelque lord de passage à Paris. Mais si son veston est de coupe anglaise, son esprit est bien français, voire même gamin de Paris. — Rien de drôle comme ses saillies, dites froidement, et qui stupéfient tous ceux qui ne connaissent pas cette nature si bonne, si spirituelle.

Detaille, avec son extérieur quelquefois glacial vis-à-vis des gens qu'il ne connaît pas, est bon et simple. — Jamais on n'est venu en vain solliciter, boulevard Malesherbes, un conseil ou un avis, et le service est si gentiment rendu que l'on se demande ensuite si c'est du conseil ou de la façon dont il fut donné que l'on doit être le plus reconnaissant. Le plus bel éloge que l'on puisse faire du caractère de Detaille, c'est celui-ci : il ne s'est jamais brouillé avec Meissonier, et Dieu sait que le grand maître n'était pas tous les jours commode.

Si vous sonnez 129, boulevard Malesherbes, près la rue Legendre, des aboiements se feront entendre et une meute bizarre vous entourera de ses cercles joyeux. — Ces échantillons variés de la race canine, depuis le lévrier jusqu'au roquet, font le désespoir de Detaille par la persistance qu'ils mettent à envahir son atelier, au rez-de-chaussée ; mais aussi quel orgueil a été le sien quand il reçut un premier prix à l'Exposition canine !

Ce qui frappe dans cette immense pièce inondée de lumière, c'est l'admirable collection de coiffures militaires de toutes sortes, placées en étagère. — Tous les modèles y sont représentés, et si, ce qu'à Dieu ne plaise, le musée des costumes brûlait aux Invalides, il n'y aurait, pour refaire la série des casques, shakos, schapskas, képis, etc., etc., de nos braves soldats, qu'à s'emparer du « fonds de Detaille » *etiam manu militari*. Au mur, dans des vitrines, tous les modèles de fusils connus ; par places, des cuirasses, des lances, des drapeaux. — Signe particulier : pas de chaise pour s'asseoir.

Detaille professe une sainte horreur pour l'amateur qui vient fumer un cigare dans l'atelier en disant : « Je ne vous dérange pas ? »

Mais quelle revanche avec le beau « hall » de l'hôtel ! Un immense salon haut de deux étages, encombré d'étoffes et de bibelots splendides, puis un peu partout des Meissonier, des Raffet (le dieu de Detaille, et comme je comprends cela !), des Leloir, des Géricault, des Charlet, des Vibert, des Horace Vernet, une cire originale de P.-J. Mène, deux esquisses de Cain, des Barye, et enfin... des Detaille.

Et tout cela dans une ordonnance et une harmonie à ce point parfaites qu'un grain de poussière n'oserait certes pas, pris de respect, s'aventurer au milieu de ces merveilles.

Le fidèle Louis, d'ailleurs, ne le souffrirait pas ; une mouche indiscreète lui paraît une ennemie personnelle.

N'est-ce pas une merveilleuse existence que celle de cet artiste si complet, arrivé si jeune au premier rang, admiré de tous : des amateurs de haut goût qui couvrent d'or ses toiles pour les accrocher dans leurs galeries, comme des humbles et des petits qui achètent ses gravures pour en tapisser leurs chambrettes, — et profondément aimé de tous ceux qui l'apprécient non seulement pour son haut et rare talent, mais encore pour ses grandes et profondes qualités de cœur et de patriotisme.

Georges Cain.



ATELIER D'ÉDOUARD DETAILLE

Nos Étoiles

CLÉO DE MÉRODE



Photo. Reutlinger.

Une des plus brillantes étoiles de notre ballet parisien, M^{lle} Cléo de Mérode, a quitté les rives de la Seine pour les flots argentés de l'Océan. Les Américains ne doivent pas regretter aujourd'hui les 4.000 dollars qu'ils lui ont offerts pour l'arracher à notre Opéra national : M^{lle} de Mérode est une danseuse d'une grâce exquise et d'un art consommé. Nulle peut-être mieux qu'elle, n'a réussi dans ces danses anciennes qu'adoraient nos pères : la *pavane*,

le *menuet*, la *gavotte* et la *sarabande*, ces danses où ils mettaient

toute leur âme et qui avaient un autre cachet, il faut bien le dire, que nos sauteries d'aujourd'hui,

Depuis un an, M^{lle} de Mérode est l'héroïne de bien des incidents de coulisses dont la presse parisienne s'est fait l'écho. Lors du dernier passage à Paris du roi Léopold de Belgique, le souverain témoigna le désir d'assister à une



MADemoiselle CLÉO DE MÉRODE
dans la Pavane,

Phot. Mairet

représentation de l'Opéra où paraîtrait sa compatriote. Le roi fut si enthousiasmé de la danseuse, qu'il se la fit présenter dans sa loge et la complimenta publiquement. De là, à broder toute une histoire galante, il n'y eut qu'un pas. Tous les journaux de Paris s'en donnèrent à cœur-joie pendant huit jours, malgré les véhémentes protestations de l'étoile.

Cette aventure, les journaux de New-York l'ont reprise à

l'occasion de l'arrivée de M^{lle} de Mérode sur la terre des petits-fils de La Fayette. Le *World* a été le plus documenté, aussi s'est-il attiré une vive réplique de la danseuse pour avoir publié son portrait en vis-à-vis avec celui du roi des Belges. Dans notre théâtre français, il est encore possible, quoi qu'on en dise, de découvrir des actrices simplement éprises de leur art. M^{lle} Cléo de Mérode est de celles-là.

Nous savons bien que les mauvaises langues discuteront toujours la richesse, somptueuse parfois, de sa mise et qu'on glanera sur l'habileté de cette étoile qui a trouvé le moyen de s'offrir des toilettes de 500 dollars avec les 200 francs par mois que lui accorde généreusement notre Opéra. Mais ce n'est un secret pour personne que nos grands couturiers parisiens habillent à leurs frais nos *prima donna* pour la simple réclame qui en revient à leurs Maisons. Et puis? Il vaut mieux s'éblouir de la traînée de lumière que nos étoiles laissent après elles, dans leur radieuse beauté, que de se brûler les yeux de leur liberté de vie qui tient souvent de la Fable.



PELLETERIES ET FOURRURES.

Pages extraites de l'*Histoire naturelle du chasseur canadien et de l'éleveur de pelleterie*, en cours de préparation.

Séchée sur un moule ou sur un cadre et garnie de son poil, la peau de certains animaux prend le nom de *pelleterie*. Après avoir subi l'apprêt et le travail du fourreur cette même peau se transforme en *fouurrure*.

On donne le nom de *pelage* à la réunion des poils d'un mammifère quand on se propose d'en indiquer les couleurs ou les nuances. On dit : le pelage du renard rouge — *Vulpes fulvus* — est d'un brun rouge ; le pelage de l'hermine — *putomis herminea* — est d'un blanc pur légèrement lavé de soufre, en hiver..., etc.

Le système pileux des animaux à fourrure se compose toujours de deux espèces de poil : le duvet et le long poil ou jarre, qui recouvre le duvet.

Chez la plupart des animaux à fourrure les poils sont soumis à des modifications annuelles que l'on appelle *mues*.

La mue, ou chute et renouvellement du poil, se produit au printemps en nos pays. On conçoit facilement que les animaux, qui conserveraient en été l'épaisse couverture qui les préserve en hiver, périraient de chaleur.

La providence y a pourvu en les débarrassant de tout excès de poils au moment nécessaire.

Ces poils se renouvellent pendant le cours de la saison tempérée et progressivement. Le phénomène inverse, la *contre-*

mue, s'il est permis de la désigner ainsi, prend naissance au commencement de l'automne et se poursuit jusqu'à l'heure où l'animal n'a plus rien à craindre des rigueurs extrêmes du climat.

Cet accroissement de la densité de l'enveloppe et de son lustre atteint son point culminant à la fin de janvier, reste stationnaire jusqu'en mars et commence à s'atténuer d'une manière sensible en avril, du moins dans les parties les plus élevées en latitude de notre province de Québec; dans les parties les plus basses elle se manifeste plus tôt.

La chute et le retour du poil ne se produisent pas aux mêmes dates pour tous les animaux. Ils ont lieu à des époques différentes et dépendent beaucoup du genre de vie de chacun d'eux. C'est ainsi que les mammifères à fourrure dont les habitudes sont essentiellement aquatiques, tels que le castor, la loutre et le rat musqué muent beaucoup plus tard et reprennent leurs poils beaucoup plus tôt que les espèces exclusivement forestières, telles que les renards, les loups-cerviers, les martres, etc.

Les animaux soumis à l'anesthésie hibernale échappent à ces lois. L'ours, par exemple, ne perd de sa valeur comme pelleterie que pendant la durée de la gestation pour la femelle et au cours de la saison du rut pour le mâle.

Les phénomènes de la mue et de la contre-mue ont une action directe sur l'épaisseur de la peau.

La peau d'un mammifère se compose de deux couches dermiques enveloppantes connues respectivement sous les noms d'*épiderme* et de *derme*.

Le derme est l'enveloppe immédiatement en contact avec les parties graisseuses et les muscles, et c'est dans ce derme que naissent les poils qui recouvrent l'épiderme ou couche la plus extérieure.

L'abondance du poil est en raison inverse de l'épaisseur de la peau. Ce qui veut dire que, plus la toison est épaisse, dense, serrée, plus la peau est mince; plus il est court, rare et espacé plus la peau est épaisse.

Ces prolégomènes compris, dans quelles conditions une dépouille sera-t-elle de saison, c'est-à-dire, à quel moment aura-t-elle atteint sa plus grande valeur commerciale? Poser la question, c'est la résoudre, n'est-ce pas?

Il est évident qu'une *peau de saison* sera celle que l'on aura capturée à l'époque où son poil sera le plus beau, le plus épais, le plus brillant; où il aura atteint, en un mot, son développement le plus complet, et il semble que rien n'est plus simple que d'établir ces qualités que l'on sait se présenter, à l'ordinaire, de janvier en mars.

Dans la pratique il est loin d'en être ainsi et rien n'est plus difficile, quelquefois, que l'application des lois que je viens de formuler et le choix d'une peau de saison.

Cette difficulté est due à plusieurs causes d'ordre différent.

En premier lieu, il y a les causes naturelles, parmi lesquelles je placerais les accidents de tous genres, maladies, blessures et privations qui frappent les animaux comme les hommes et qui modifient singulièrement leur aspect extérieur, quelle que soit la saison.

En second lieu, les causes artificielles, qui comprennent la manière dont chaque intéressé interprète le terme *peau-de-saison* et les manipulations *occultes* — que l'on me pardonne cette épithète — que la pelleterie peut subir avant son apparition sur le marché.

CAUSES NATURELLES D'ERREUR.

Personne n'ignore que les animaux sont sujets à un grand nombre d'affections morbides et de misères.

Or, leur fourrure et leur pelage se ressentent toujours des conditions de santé et d'existence qu'ils subissent. Les agents extérieurs et les variations climatériques ont également une grande influence sur leur enveloppe indépendamment de la saison. Il en résulte que, très souvent, une bête à fourrure, prise en temps permis, n'a aucune des apparences d'une pelleterie de saison et que, par suite, la loi est exposée à commettre de graves erreurs. C'est ainsi, par exemple, qu'à la fin de l'hiver et au commencement du printemps, après une pluie, la martre semble ne plus être de saison. Le côté chair de sa pelleterie se parsème de taches roussâtres et brunes et les chasseurs disent que l'on peut, en comptant ces taches, indiquer le

nombre des gouttes de pluie qui ont atteint l'animal. Si la pluie se continue, les taches augmentent ; si, au contraire, elle est remplacée par un temps sec et vif, les taches disparaissent et le côté chair reprend toute sa blancheur.

En quarante-huit heures, une peau de martre, à cette époque, peut être et ne pas être de saison.

Quand un castor souffre pour une cause ou pour une autre ; quand sa digue se brise et qu'il a un surcroît de travail ; quand il subit des privations inusitées, des craintes trop grandes ou souvent renouvelées, sa peau devient très laide et prend toutes les apparences des pelleteries *hors de saison*. Lorsqu'en hiver la glace qui recouvre la surface de l'eau s'affaisse près de sa cabane ou près de ses terriers, la jarre ou long poil qui surmonte le duvet est enlevé par le frottement, contre les parois glacées devenues trop basses, sur toute l'étendue du dos, et sa peau devient plus laide encore.

Il arrive souvent au printemps qu'une loutre dont la fourrure — j'emploie ici le mot fourrure dans le sens d'enveloppe — a été longtemps en contact avec la glace, gravit une roche pour se chauffer au soleil. Sous l'action des rayons solaires et en très peu de temps son poil se recroqueville, se frise et perd tout son lustre. Si l'animal était pris ou tué en ce moment, et cela se présente assez fréquemment, on le conçoit, sa pelleterie garderait un caractère d'infériorité et perdrait une grande partie de sa valeur, bien qu'il suffise de quelques heures d'immersion pour lui rendre toutes ses qualités. Parmi les causes naturelles, je citerai encore le vison pris au cours de la *saison d'août*. Au mois d'août, la première mue se termine pour les jeunes animaux de cette espèce et tout le poil de naissance disparaît pour faire place au duvet et au jarre nouveau. Le pelage est alors formé de poils un peu courts, il est vrai, mais très fournis, très lustrés, et le derme, sous l'influence de cette transformation, devient blanc. L'animal est *de saison* ou plutôt en a l'air, ce qui, dans la pratique, revient au même.

On dit que cette particularité se présente pour tous les jeunes animaux à fourrure de l'année. Je ne puis l'affirmer n'ayant étudié que le vison, mais cela semble probable, les mêmes causes présidant aux mêmes effets, quelle que soit l'espèce, pourvu qu'elle appartienne à la même famille des musteleins.

La maladie change également et beaucoup l'aspect du pelage. Un renard blessé ou très récemment guéri peut être horrible d'aspect en janvier. Son poil devient court, clairsemé, sans lustre et, s'il ne prouve la date certaine de sa mort, le trappeur qui l'a tué ou pris, est exposé à voir saisir la triste dépouille qu'il possède comme n'étant pas de saison, par le premier garde-chasse qui l'aperçoit.

CAUSES ARTIFICIELLES D'ERREUR

Qu'est-ce qu'une *peau de saison*? Pour la loi une peau de saison est celle qui a été prise entre la date de l'ouverture et celle de la prohibition.

Pour le chasseur, cette même peau *est de saison* quand il lui est possible de la vendre son prix maximum sans s'exposer à aucune poursuite, ou sans être contraint à un sacrifice, par l'acheteur.

Pour le commerçant en pelleterie, pelletier ou fourreur, une peau est toujours de saison s'il peut sans danger l'acheter à bas prix et la revendre très cher soit brute, soit manufacturée.

Comme on le voit par cette triple interprétation de la périphrase « *peau de saison* », c'est la loi et le luxe qui sont toujours les dupes du trappeur, du marchand et quelquefois de l'animal lui-même.

Je le déplore, mais il en est ainsi et je ne puis être tenu responsable, bien que trappeur, des naïvetés de la loi, des finesses du marchand et des roueries de mes collègues en *trapperies*, fort honnêtes, d'ailleurs, en toutes autres questions n'intéressant pas l'industrie qui leur dispense trop parcimonieusement un pain toujours chèrement acquis.

Dès lors, l'on peut concevoir très facilement que les causes artificielles ne contribuent pas moins que les causes naturelles, dont je viens d'exposer les plus tangibles, à rendre fort délicate l'action de reconnaître d'une façon précise une peau de saison.

Cependant, malgré mon profond respect pour la loi et ma

grande sympathie pour le luxe, je dois exposer quelques-uns des moyens que l'on emploie, pour abuser leur candeur.

Vous capturez, en avril, après la fermeture de la chasse, disons une martre. A cette époque le poil n'a plus grande solidité et la peau du côté chair commence à s'obscurcir. Il faut faire disparaître ces tares, qui rendraient la peau invendable ou tout au moins en diminueraient beaucoup le prix. Voici l'une des manières de procéder.

Vous écorchez l'animal comme à l'ordinaire et étendez sa dépouille sur son moule (Voir *Guide du Chasseur de pelleterie*). Vous grattez le côté chair avec soin et vous le savonnez au savon blanc. Cela fait, vous enlevez la peau du moule et la retournez le poil en dehors, puis, vous l'immergez dans un bain d'eau pure chaude. Vous l'y laissez baigner deux heures environ. Vous l'en retirez brusquement, ce laps de temps écoulé, et la plongez dans un bain glacé où vous avez fait dissoudre, au préalable, de l'alun et du sulfate de zinc en parties égales, et vous la retirez au bout d'une demi-heure d'immersion. La contraction des pores, dilatés par le bain chaud, se produit, sous l'influence du froid et des substances astringentes qu'il contient, avec une telle intensité que les poils reprennent toute leur solidité. Il ne vous reste plus qu'à remettre sur moule, à gratter et à savonner de nouveau, et à laisser sécher la peau bien tendue et conservée au frais. Votre pelleterie est redevenue tout à fait de saison, et vous n'avez plus qu'à la vendre le plus vite et le plus cher possible. Ce traitement, dont j'affirme l'efficacité lorsqu'il est convenablement compris, s'applique à toutes les peaux.

La mise sur moule peut également singulièrement modifier les apparences d'une pelleterie de saison et provoquer sur la personne de la bête — si j'ose m'exprimer ainsi — les plus amusantes erreurs.

En plaçant une peau sur cet appareil, on peut allonger ou raccourcir la tête de l'animal, modifier la forme de ses pattes, de sa queue, augmenter ou diminuer dans une certaine mesure la densité de son poil, etc.

Et, comme preuve de ce que j'avance, l'on me permettra de narrer le fait suivant :

Un chat devenu sauvage fut capturé un jour par un trap-

peur nommé Bro... Il l'étendit sur moule avec toute l'habileté d'un vieux chasseur qu'il était. Puis, il la vendit comme peau de pékan, à un trader (trafiquant) nommé Bel..., qui la revendit à un autre trader nommé Poit... Ce dernier la transporta à Mingan où, finalement, il la céda, toujours en qualité de pékan, à M. Peter Mac K..., facteur de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui, m'affirme-t-on, ne démentira pas le fait.

Un autre chat, pris dans les mêmes conditions et préparé de même manière, a été également vendu comme pékan — toujours — à l'un des postes de la Compagnie, mais cette fois à Betsiamis. Et cependant l'on ne saurait accuser les commis de la baie d'Hudson d'ignorer la pelleterie.

Il se vend, assez couramment, des peaux de chèvres comme peaux de loups, et certains chasseurs teignent, par des procédés qui leur sont propres, avec tant de perfection, la peau du renard fauve, qu'ils le vendent comme renard noir.

Un dernier exemple pour en terminer.

Il n'y a pas de longs jours encore, une peau que l'on croyait celle d'un caribou fut saisie. On l'accusait d'avoir été levée en temps prohibé. Le propriétaire se défendit et deux experts furent désignés. Le premier conclut à la validité de la saisie, la peau n'étant pas de saison, disait-il. Le second, au contraire, déclara que cette dépouille appartenait à un animal tué en octobre. On appela un troisième expert qui ne fut pas de l'avis du premier et refusa de partager l'opinion du second sur la date de la mort du caribou. Ses recherches se continuèrent et furent poussées à leurs dernières limites et l'on finit par démontrer avec la plus éblouissante clarté que la peau de caribou incriminée était une peau de vache.

On le voit, je l'espère du moins, acheter une pelleterie ; savoir si elle est de saison ; déterminer exactement sa nature ; établir que malgré les apparences elle a été capturée en temps permis ou en temps prohibé, sont quelquefois œuvres fort délicates.

CARACTÈRES DES PEAUX DE SAISON

Cependant il est plusieurs caractères qui, lorsqu'ils sont

accumulés sur une même pelleterie, peuvent conduire à une quasi-certitude.

Le côté chair d'une peau de saison doit être blanc et glacé comme du papier à écrire.

On ne doit apercevoir dans le derme aucun de ces petits réseaux veineux qui ressemblent à des arborescences violâtres ou rosâtres.

Si vous saisissez une peau de saison par l'une de ses extrémités et que vous l'agitiez brusquement elle fait entendre un bruit particulier, un craquement qui ressemble à celui du papier froissé.

Si, à la blancheur et au craquement se joint le peu d'épaisseur de la peau, la solidité, le lustre et la densité du poil, vous avez bien des raisons de croire que la peau est de saison.

Néanmoins, vous ferez toujours bien de vous assurer que la blancheur n'a rien de factice, que le lustre est de bon aloi, que la solidité du poil est constante, que la peau n'a point été amincie et que le craquement lui-même n'est dû à aucune hypocrisie.

Un des bons moyens de s'assurer à quel genre de blancheur l'on a affaire consiste à lécher le derme. La saveur salée, styptique ou acide, indiquera la nature de la substance employée au blanchiment. Un léger bain à l'eau tiède permet, presque toujours, d'expérimenter la solidité du poil et la valeur de son lustre.

Il n'existe en réalité qu'un seul caractère qui puisse affirmer d'une manière complète la bonne saison d'une pelleterie. C'est le changement hivernal de la couleur du pelage, et ce caractère n'existe-t-il que pour un très petit nombre d'animaux, tels que le lièvre, l'isatis et les belettes ou les hermines. Encore ne faut-il pas confondre l'albinisme hivernal, qui n'a rien de morbide, avec l'albinisme persistant qui provient d'une affection du système pileux.

Presque tous les animaux offrent des exemples soit complets, soit inachevés de ce dernier albinisme. Il est fréquent chez le rat musqué; très rare chez le castor. Je n'ai jamais vu de loutre blanche, ni de carcajou, ni de loup-cervier.

Les martres offrent de nombreux exemples d'albinisme partiel. Il y a des martres d'un roux ardent avec le cou blanc. Il en est qui ont le cou blanc et les quatre pattes blanches jusqu'à la première jointure. On en trouve dont la poitrine est jaune et les quatre pattes blanches. Enfin il existe des régions où la plupart des martres ont le bout de la queue blanc.

Il existe entre la pelleterie d'une bête à fourrure et son poids une relation qui semble constante.

Une pelleterie est toujours en poids le vingtième, à très peu de chose près, du poids total de l'animal.

Un ours de trois cents livres donnera une pelleterie du poids de quinze livres. Un castor de soixante livres une pelleterie de trois livres. Une martre de quatre livres une dépouille de trois à quatre onces..., etc.

Je n'apprendrai rien à mes lecteurs et confrères en Saint-Hubert en leur disant que les pelleteries se vendent à la pièce, le castor seul et ses rognons se vendent au poids. Mais peut-être sont-ils moins versés que moi dans les dessous de la chasse du bois, et j'espère les scandaliser, en leur apprenant que la peau du castor s'alourdit au moyen de plombs très aplatis que l'on introduit au moyen d'incisions dans le derme encore frais de l'animal et avant de tendre sa peau. En séchant, toutes les traces d'incisions disparaissent et le plomb très malléable, surtout ainsi aplati, ne décele plus en rien sa présence. On peut par ce moyen gagner quelques onces sur chaque peau.

Le rognon se traite à peu près de la même manière, la substance alourdissante seule change. Pour alourdir le rognon, on le fend longitudinalement lorsqu'il est frais et l'on y ajoute une certaine quantité de la chair musculaire qui prolonge la colonne vertébrale à proximité des glandes odorantes. Cela fait on laisse sécher et il devient très difficile alors de se rendre compte de la falsification.

Il est encore bien des procédés d'alourdissement, d'embellissement, de changement des peaux, des pelleteries ou des

matières qui en procèdent, mais les exposer tous serait faire un cours de fourberies cynégétiques bien éloigné de ma pensée et les quelques exemples que j'ai cru devoir citer suffisent, pour que chacun puisse apprécier les difficultés qui encombrant la connaissance des pelleteries et des fourrures.

Henry de Puyjalon.



LA PLUS BELLE FILLE DU MONDE

BALLADE POSTHUME

*La plus belle fille du monde
Je la connais certainement;
Mais si vous croyez qu'elle est blonde,
Vous vous trompez complètement.*

*Ses cheveux sont noirs, et l'ébène
Paraîtrait pâle à côté d'eux;
Ses yeux sont noirs et c'est à peine
Si l'on voit le blanc de ses yeux.*

*Aussi, parfois, son sang bouillonne,
Elle s'emporte en un moment,
Et si vous croyez qu'elle est bonne,
Vous vous trompez complètement.*

*C'est un éclair! c'est la rafale!
Et l'on a peine, tant c'est prompt,
A mettre au pas cette cavale
Sous la cravache et l'éperon.*

*Mais, quand elle a la joie en tête,
Alors c'est un enchantement,
Car, si vous croyez qu'elle est bête,
Vous vous trompez complètement!*

*Son esprit est comme ses hanches,
Il est souple et toujours bondit,
Et, comme elle a des dents très blanches,
Elle rit de tout ce qu'on dit.*

*Elle pousse tout à l'extrême,
Gaité, cœur et tempérament...
— Mais, si vous croyez qu'elle m'aime,
Vous vous trompez complètement!*

Alexandre Dumas fils.



JOURNAL
DE
MES CAMPAGNES AU CANADA ⁽¹⁾
(1755 à 1760)

PAR LE COMTE DE MAURÈS DE MALARTIC
Lieutenant-général des armées du roi

(Suite.)

Le 31 décembre, M. le marquis de Vaudreuil partit pour Québec. Un interprète des Iroquois voulut répandre l'alarme dans la ville, assurant qu'à une lieue du fort Saint-Frédéric, il avait entendu sept coups de canon, et qu'il croyait Carillon attaqué. Je ne donnai nulle créance à sa déposition, trouvant qu'il se coupait et je voulus parier qu'il avait pris des coups de vent pour des coups de canon.

ANNÉE 1756

Le 1^{er} janvier, on court en Canada depuis la pointe du jour jusqu'au soir pour souhaiter la bonne année.

Le 10 avril j'accompagnai notre commandant, qui alla faire son compliment à M. le marquis de Vaudreuil, sur les succès de M. de Léry. Ce général nous apprit que l'avant-garde du détachement ayant rencontré le 26, six Onoyotès, M. de Florimond leur avait barré le chemin par deux branches de porcelaines et les avait engagés à attendre leur père, qui les suivait à la tête de ses guerriers; que les dits sauvages ayant marché à la rencontre de M. de Léry, l'abordèrent en lui disant: « Notre père n'a-t-il plus de vieux guerriers, qu'il en envoie d'aussi jeunes? — Que M. de Léry leur répondit: « Il les réserve pour des occasions plus essentielles; les jeunes sont faits pour les opérations pénibles », et qu'il leur présenta un collier, s'informant de ce qui se passait au fort. Les Onoyotès

1. Voir la *Revue* des 1^{er} octobre et 1^{er} novembre derniers.

ayant accepté le collier, lui dirent que le commandant du fort est dans une grande sécurité, qu'ils le lui feront prendre demain, et que, s'il veut, ils iront savoir s'il a eu quelque avis. Il le leur permit; ils y portèrent de l'ours, y passèrent partie de la nuit et s'y enivrèrent. Ils revinrent à la pointe du jour informer M. de Léry que le commandant ne se méfiait de rien, qu'à leur sortie du fort, il portait sept traînes chargées de vivres pour Choueguen. D'après cet avis, M. de Léry embusqua partie de son détachement. Dès qu'elles parurent, les sauvages, se jetant dessus prirent tous les conducteurs, excepté un nègre, qu'ils ne purent joindre, et menèrent les traînes à leur père, qui fit distribuer les vivres à tout le détachement, qui commençait à en manquer¹. Après leur avoir donné le temps de manger, il marche au fort sur trois colonnes, M. de Montigny commandait celle de la droite, M. de Portneuf celle de gauche et lui celle du centre. A vingt arpents du fort, des gens qui travaillaient découvrirent qu'on venait les attaquer, ils rentrèrent, fermèrent la porte et donnèrent l'alarme à la garnison, composée de soixante hommes et commandée par un capitaine. Les trois colonnes y coururent, la hache à la main. Deux soldats français, un de la colonie et un sauvage, enfoncèrent la porte et tuèrent le commandant qui n'avait pas voulu se rendre et avait tué un sauvage. La garnison fut passée au fil de l'épée, les sauvages qui étaient à l'attaque n'ayant voulu faire aucun quartier. Les autres étaient allés s'embusquer pour arrêter les secours qui pouvaient arriver du fort de Bull, éloigné de celui-ci d'une lieue. M. de Léry fit jeter dans la rivière beaucoup de poudre et des boulets, et rompre tous les bateaux. Le feu ayant pris à des bois qui communiquaient aux poudres², on fut obligé de se retirer. Plusieurs barils sautèrent et enlevèrent une poutre qui cassa les reins d'un soldat de Guyenne et blessa un de la Reine. Les Onoyotès conseillèrent à M. de Léry de changer de route, pour éviter la rencontre du colonel Jhonson, qu'on

1. Ce coup de main eut lieu le 27 mars.

2. Le fort sauta avec quarante milliers de poudre. Tout fut détruit dans l'enceinte avec une très grande quantité de provisions. La commotion fut si forte que tous les soldats furent renversés.

disait en marche avec un corps considérable. Il prit celle de la baie de Niaouré, où il trouva les bateaux qui avaient été menés par un piquet du régiment de Béarn. On estime que les Anglais avaient, dans ce fort, trente milliers de poudre et un amas considérable de vivres et marchandises.

Le 8 mai, j'allai à la Prairie où j'appris par une femme qui venait de la ville que M. de Rigaud, frère de M. de Vaudreuil, qui avait été pris l'année passée sur le vaisseau *l'Alcide*, y était arrivé hier. Dès que j'eus diné, je revins à Longueuil pour en informer notre commandant, et savoir s'il avait envoyé aux nouvelles; étant fort impatient d'en avoir. Je fis partir sur-le-champ pour Montréal un grenadier qui me rapporta trois heures après le détail de ce qui se passait en France, au départ de M. de Rigaud et l'état des troupes de terre qui arrivaient aux ordres de M. le marquis de Montcalm¹

1. Louis-Joseph, marquis de Montcalm-Gozon de Saint-Véran, né le 28 février 1712 au château de Candiac, près de Nîmes, entra à treize ans dans le régiment de Hainaut-Infanterie, dont son père était lieutenant-colonel. Il y devint capitaine. En 1743, il fut nommé colonel du régiment Auxerrois-Infanterie. Trois fois blessé à la bataille de Plaisance (13 juin 1746), apprenant que son régiment est désigné pour attaquer le col de l'Assiette, il part la tête enveloppée, les blessures encore ouvertes, rejoint son corps, se trouve à l'attaque, et y reçoit deux coups de feu. Il est nommé brigadier en 1747, colonel d'un régiment de cavalerie de son nom en 1749, et maréchal de camp en 1756 à l'occasion de son départ pour le Canada. Voici la lettre que lui écrivit à ce propos le ministre d'Argenson (25 janvier 1756) : « Peut-être ne vous attendiez-vous plus, Monsieur, à recevoir de mes nouvelles au sujet de la dernière conversation que j'ai eue avec vous, le jour que vous m'êtes venu dire adieu à Paris. Je n'ai cependant perdu de vue un instant, depuis ce temps-là, l'ouverture que je vous ai faite alors, et c'est avec le plus grand plaisir que je vous en annonce le succès. Le Roi a donc déterminé sur vous son choix, pour vous charger du commandement de ses troupes dans l'Amérique septentrionale, et il vous honorera à votre départ du grade de maréchal de camp... Vous n'avez pas un instant à perdre pour venir remercier le Roi de ses grâces et de la distinction qu'il fait de vous. L'applaudissement que vous en recevrez de la part du public ajoutera encore à la satisfaction que vous devez en avoir... Je crois que vous ferez bien de vous tenir sur la réserve avec ce qui s'appelle le Public, et de n'en faire confidence qu'à vos plus proches parents et à vos intimes amis, et cela même au moment de votre départ, que vous ne pourrez trop précipiter, n'ayant guère de temps pour venir recevoir ici vos instructions, et vous rendre dans les premiers jours de mars au lieu de votre embarquement. » — Voici, d'autre part, la commission du Roi datée du 1^{er} mars 1756 : « Ayant résolu d'envoyer de nouvelles troupes au Canada, et voulant pourvoir au commandement tant des troupes de renfort que de celles que nous avons fait passer l'année dernière dans ledit pays, lequel commandement est vacant par la détention du baron de Dieskau, à qui nous l'avions confié, nous avons jugé ne pouvoir faire un meilleur choix que dans notre cher et bien aimé le sieur marquis de Montcalm, maréchal de camp en nos armées; vu les preuves qu'il nous a données de sa valeur, expérience, capacité,

maréchal de camp, de M. le chevalier Lévis ¹, brigadier, et M. de Bourlamaque, colonel ².

Le 9, j'allai à Montréal, voir M. de Rigaud; j'en revins le soir avec un seul homme dans un canot. J'essayai de le gouverner et conduire sans m'asseoir et j'y réussis. Ces canots sont des espèces d'auges faites avec un seul arbre. Ils sont très légers et tournent très facilement. Tous les habitants en ont pour porter leurs denrées au marché et traverser le fleuve. Ils mettent jusqu'à huit quintaux dedans, ils les conduisent tantôt avec de petits avirons, ce qu'ils appellent nager, tantôt avec la perche dans les endroits où il y a peu d'eau ou des courants qu'il faut monter le long de terre.

Le 11, M. de Villiers, capitaine de la colonie, fit la revue des soldats de ce corps qui doivent faire partie d'un détachement de huit cents hommes dont M. le général lui donne le commandement. Il doit aller prendre poste dans la baie de Niaouré d'où il harcellera et inquiétera tous les convois destinés à Choueguen. Les Canadiens et sauvages compléteront ce détachement.

Le 11 août, à une heure du matin, la division poussa au large, entra à huit heures dans la rivière au Sable, y resta

fidélité et affection à notre service, dans les différentes actions de guerre et autres commissions dont il était chargé. A ces causes et autres considérations à ce nous mouvant, nous avons ledit sieur marquis de Montcalm fait, constitué par ces présentes signées de notre main, commandant sur les troupes qui doivent passer au Canada, et sur celles qui y sont actuellement, sous l'autorité de notre gouverneur général dudit pays. »

1. François, chevalier, marquis, puis duc de Lévis, né au château d'Ajac en Languedoc, 23 avril 1723. Sous-lieutenant au régiment de la marine en 1735, capitaine en 1737, assiste à la prise de Prague (1741), à la retraite de Bohême (1741), à la bataille de Dettingen (1743). Créé en 1747 aide-major général des logis de l'armée d'Italie, il assiste à l'attaque des retranchements de Villefranche et de Montalban, et à la prise de Nice. En 1747, il obtient une commission pour tenir rang de colonel d'artillerie. En 1756, il est créé brigadier d'infanterie et désigné pour venir au Canada sous les ordres de Montcalm.

2. Bourlamaque, ou Bourlamarque, officier solide et consciencieux, qui ne révéla que plus tard ce qu'il valait. Montcalm, au début de la campagne, se défiait de lui. Il écrivait à son propos au ministre de la guerre, Argenson (10 novembre 1756) : « Il voulait que je vous en écrivisse pour vous préparer à la demande de son retour. Il n'a pas encore le ton du commandement; trop pour la minutie; trop à la lettre pour des ordres donnés par un général (Vaudreuil), de quatre-vingt lieues, qui ne sait pas parler guerre. »

deux heures, arriva à quatre heures dans la rivière de la Famine; elle y reçut ordre par deux courriers de se rendre en diligence dans une anse à demi-lieue de Choueguen¹ où toute la première division est postée. Elle s'embarqua à six heures et fut forcée à minuit de relâcher derrière une pointe qu'elle ne put doubler. Étant dans un canot d'écorce, je doublai cette pointe et arrivai à une heure chez M. le marquis de Montcalm²; j'y appris que M. de Combles, notre ingénieur en chef³, avait été tué par un de nos sauvages, qui l'avait pris pour un Anglais à cause de sa veste à parements rouges; que deux barques anglaises s'étaient approchées de notre camp et avaient été forcées de se retirer par les boulets que leur envoyèrent quatre canons que nous avons établis sur la grève, et qu'à leur entrée dans la rivière elles avaient essuyé un feu de mousqueterie très vif.

Le 12, la seconde division aborda derrière le camp et campa entre la Sarre et Guienne. On déchargea les bateaux et on les tira à terre. Cette division étant très fatiguée, reçut l'ordre de se reposer. La première fournit des travailleurs pour achever le chemin du camp à l'endroit désigné pour l'ouverture de la tranchée, faire des fascines, saucissons et gabions.

Lieutenant-général de Malartic.

1. Les ouvrages défensifs de Choueguen étaient devenus redoutables. Ils formaient trois forts détachés : Ontario, sur la rive droite de la rivière; Choueguen, sur la rive gauche, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville d'Oswego; et Georges sur une hauteur de la même rive. Ces ouvrages étaient défendus par seize cents à dix-sept cents hommes des régiments de Shirley, de Pepperell et de Schuyler, sous les ordres du colonel Mercer.

2. Cette première attaque avait eu lieu le 11 août, à la point du jour. Elle avait été dirigée contre le fort Ontario. Ce fort consistait en un carré de soixante mètres de front, dont les faces étaient couvertes par un redan, et lui donnaient une forme étoilée. Il était palissadé, protégé par un fossé de six mètres de large, une contrescarpe, un glacis, et défendu par huit canons et quatre mortiers à double grenade. L'ingénieur de Combles en avait fait la reconnaissance; son rapport servit de base aux opérations qui suivirent.

3. L'ingénieur se nommait de Combles. Le sauvage qui l'avait tué fut inconsolable de sa maladresse. Il la répara de son mieux l'année suivante en elevant à lui seul la chevelure à trente-trois Anglais.

(A suivre.)

L'ACTUALITÉ

LÉON XIII ET LES PROCHAINES ÉLECTIONS

C'est au printemps prochain que se feront par toute la France les élections pour le renouvellement de la Chambre des Députés. Quoique six mois encore nous séparent de cette date, les partis politiques s'organisent déjà et les candidats s'appêtent à entrer en lice.

A ce propos, nous tenons de notre confrère, M. de Piessac, dont les attaches avec l'une des plus hautes personnalités du monde catholique français sont connues, les renseignements suivants sur l'orientation du parti dans les prochaines élections.

Il y a quelques mois, un groupe de notabilités monarchistes et de catholiques appartenant ou inféodés à la grande industrie, s'était formé dans le but de décider le Pape à modifier son attitude vis-à-vis du gouvernement français, et surtout à se prononcer *contre* les revendications ouvrières.

Les coalisés espéraient obtenir, à la veille des élections, une lettre favorable aux « vieux partis » et condamnant le mouvement démocratique chrétien, spécialement les « abbés démocrates ».

L'évolution retentissante d'un illustre député catholique marqua la phase préliminaire de la campagne. On pensait avoir affaibli le parti des réformes sociales en confinant à l'Académie le plus éloquent de ses orateurs.

Afin d'imposer un terme à ces manœuvres, qui amenèrent à Rome, ces temps derniers, soit pour y coopérer, soit pour les déjouer, plusieurs notabilités laïques et certains membres des plus en vue du haut clergé, Léon XIII a tenu à confirmer avec une nouvelle netteté ses enseignements aux catholiques français.

La lettre que sont chargés de notifier aux évêques du Nord Dom Sébastien Wyart, Général des Chartreux, et aux évêques du Midi le T. R. P. Picard, supérieur des Augustins de l'Assomption, est divisée en quatre paragraphes :

1^o Le Pape recommande aux catholiques de prendre la part la plus active aux élections du printemps prochain. Ils n'ont déjà que trop tardé à s'organiser. Les évêques doivent provoquer et diriger cette organisation :

2^o Les candidats qui se recommanderont du titre de catholiques devront se placer sur le terrain indiqué par le Pape : *Acceptation sincère et sans restriction de la République* ;

3^o Les catholiques doivent s'adonner avec un zèle particulier aux réformes sociales. Le Pape bénit paternellement toutes les œuvres catholiques, *mais il réserve une bénédiction spéciale aux œuvres démocratiques*, dont l'action répond plus efficacement aux nécessités de l'heure présente :

4^o Le Pape exprime un blâme formel aux journaux et publications diverses qui, tout en s'intitulant catholiques, refusent de se conformer à ses enseignements.

Léon XIII reste ainsi dans la tradition qu'il a ouverte au mois de janvier 1888 lorsque, à la prière du cardinal Gibbons, il intervint en faveur des *Chevaliers du Travail* et ceux de nos frères qui sont courbés « sous un joug presque servile ». (*Prope servile jugum*, dit l'Encyclique *Rerum novarum*.) Une revue catholique espagnole, *El Criterio catolico*, écrivait alors : « La déclaration de Léon XIII en faveur des Chevaliers du Travail trace la voie à la *démocratie chrétienne* ; cette démocratie marchant sous l'étendard de l'Église, et obéissant aux doctrines du catholicisme, doit être la condamnation vivante de la démocratie matérialiste, athée, révolutionnaire, comme des maximes qu'elle proclame. Cette démocratie chrétienne est la seule qui devra résoudre le grand problème social, et mettre d'accord les intérêts des riches et des pauvres. Elle est

entrée dans la vie agissante et extérieure au moyen de l'OEuvre des Cercles catholiques d'ouvriers, fondée par le comte de Mun, suivant la voie tracée par M^{gr} Pie, M^{gr} de Ségur et surtout par M^{gr} Mermillod. »

LE BUDGET DE LA FRANCE

On vient de distribuer aux députés le rapport sur le budget général de l'exercice 1898. C'est certainement la chose dont on se préoccupe le moins en France, et celle pourtant qui est de beaucoup la plus importante.

Le budget total avoué pour l'année prochaine s'élèvera à *trois milliards quatre cent neuf millions de francs, soit six cent quatre-vingt-un millions huit cent mille dollars* environ. Nous disons que c'est là le budget *avoué*, car il est une multitude d'autres dépenses que nos ministres se permettent et pour lesquelles ils présentent ensuite la carte à payer. Il y a, en outre, des émissions de bons du Trésor qui ne cessent jamais et qui s'accumulent jusqu'à ce qu'on les convertisse en dette consolidée.

Voici où s'engloutira cet énorme budget. Le service de la dette publique, qui dépasse 30 milliards et demi de francs (6 milliards de dollars), dévorera à lui seul 1,252 millions, jetés dans le gouffre de la spéculation. Les Ministères de la Guerre et de la Marine absorbent presque un autre milliard, exactement 912 millions. De plus, comme il faut défalquer encore les frais divers qu'entraînent l'exploitation des impôts, la régie et les revenus publics, c'est une somme improductive de 435 millions qui, s'ajoutant à la rente et aux budgets militaires, donnent un total de 2,600 millions environ que la France dépense chaque année pour maintenir son propre crédit et sa situation politique.

Que reste-t-il pour actionner les rouages sociaux et parer aux besoins de l'administration nationale? Un peu plus de 800 millions sur plus de 3 milliards!

Ajoutons que la France compte actuellement quelque 400.000 fonctionnaires qui émargent au budget de l'État, et

que ce nombre prodigieux de parasites n'est pas près de diminuer... au contraire.

L'ALLEMAGNE A L'EXPOSITION DE 1900

Le commissaire allemand pour l'Exposition de 1900, M. Richter, a fait à Berlin, devant un public nombreux, une conférence très applaudie. Il a dit qu'après bien des efforts il avait réussi à obtenir pour l'Allemagne une place de 700 mètres carrés pour construire un palais au bord de la Seine. Il a vanté à ce propos l'extrême courtoisie des Français :

« L'Exposition de 1900, a-t-il dit, la plus importante peut-être que le monde aura jamais vue, datera dans l'histoire de l'industrie. Le combat sera acharné, on espère y surpasser l'industrie allemande, et par suite en refouler l'expansion. Ce serait une faute irréparable, si nous y envoyions seulement nos produits de vente courante, car un insuccès porterait un grand dommage à notre commerce entier. La France nous donne un exemple sérieux en instituant un double jury pour examiner les objets dignes d'être exposés. Imitons son exemple en n'envoyant aucune marchandise de qualité inférieure, et n'oublions pas que le jugement rendu à Philadelphie, *bon marché et mauvais*, pèse encore sur la fabrication allemande. Nous ne pouvons rivaliser avec la France, qui a derrière elle un passé de quatre siècles pour les branches d'industrie artistique; mais nous pouvons remporter de beaux succès dans le domaine de la chimie optique, mécanique, où personne ne peut encore dépasser l'Allemagne. »

LA PAIX ARMÉE

En étudiant les statistiques comparatives des charges des grands États européens, un Danois, M. F. Bajer, a établi que les dépenses militaires *effectives* ont été, en 1893, les suivantes :

Pour l'Empire allemand, 814.069.000 francs; pour la

France, 850.067.000 francs; pour la Russie, 1.131.319.000 fr.; pour l'Autriche-Hongrie, 580.413.000 francs, et pour l'Italie, 329.469.000 francs.

Le total des dépenses effectives annuelles pour douze nations : l'Allemagne, l'Autriche, la Belgique, le Danemark, la France, la Grande-Bretagne, la Grèce, l'Italie, la Hollande, la Suède et la Suisse, atteint 4 milliards 612.629.000 francs, près d'un milliard de dollars.

Notez que, dans cette effroyable somme, ne sont comprises ni les dépenses de l'Espagne, ni celles de la Norvège, du Portugal, de la Roumanie, de la Serbie, de la Turquie, du grand-duché de Luxembourg, etc., etc.

Voyons comment sont réparties ces dépenses de la paix armée :

Cette charge écrasante a pesé, en 1893, en France pour 22 fr. 13 c. par tête d'habitant, soit 4 dollars et demi; en Allemagne, pour 16 fr. 56 c.; en Hollande, pour 15 fr. 38 c.; en Suisse, pour 11 fr. 15 c.; en Danemark, pour 11 fr. 01 c.; en Italie, pour 10 fr. 72 c. — la proportion, qui avait été de 14 fr. 07 c. de 1887 à 1892, a dépassé 16 fr. 50 c. depuis les guerres d'Abyssinie; de 10 fr. 28 c. par tête en Belgique, et de 9 fr. 43 c. en Russie, non compris la Finlande. Cuba risque de l'augmenter de 60 o/o pour l'Espagne.

L'Europe a, en moyenne, consacré 5 milliards par an, depuis la grande crise de 1870, à ses dépenses militaires normales.

Quelque coûteuse que soit cette *paix armée*, qui tient tous les États européens sur un perpétuel qui-vive, elle est encore préférable à la guerre dont on ne connaît jamais les désastreux résultats.

En France, d'après le docteur Jules Richard, les pertes subies par l'armée française, en 1870-71, sont les suivantes :

	Hommes,
Morts en France de blessures	80,000
Morts en France de maladies, d'accidents, suicides, etc	36,000
Morts en Allemagne, prisonniers	20,000
TOTAL DES MORTS,	<u>136,000</u>
Blessés	158,000
Malades	328,000
TOTAL,	<u><u>486,000</u></u>

En Allemagne, d'après les rapports officiels de l'état-major de Berlin, il est mort, du côté des Allemands, 40,877 hommes, dont 17,255 sur les champs de bataille et 21,025 dans les ambulances; 18,545 hommes ont été blessés, mais ont survécu.

Les chiffres ne sont pas moins édifiants en ce qui concerne les capitaux.

Les pertes subies par la France sont les suivantes, d'après M. Mathieu-Bodet, ancien ministre des Finances :

	Francs
Dépenses militaires	2.386.412.558
Sommes payées à l'Allemagne	5.742.938.814
Emprunts et primes	1.156.327.955
Travaux publics occasionnés par la guerre.	207.239.800
Indemnités payées par l'État aux départements et aux particuliers.	604.622.425
Pertes subies par l'État.	2.833.939.000
Dommages supportés par les communes et non remboursés par l'État.	535.007.000
TOTAL.	<u>13.466.487.552</u>

En ce qui concerne les pertes pécuniaires subies par l'Allemagne, on est généralement d'accord pour les évaluer à 8 milliards, somme bien supérieure à l'indemnité de guerre imposée à la France.

Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire....

LAMARTINE

M. Alfred Mézières vient de publier à la librairie Hachette, une série d'études littéraires et historiques sous ce titre : *Morts et Vivants*, où l'éminent académicien passe en revue quelques-unes des figures les plus illustres de ces deux siècles. Nous en détachons cette page sur Lamartine :

On parle volontiers de la facilité de Lamartine. Entendons-nous bien à cet égard. Oui, les vers et la prose finirent par couler de source chez lui; il abusa même plus que personne d'une rare faculté d'improvisation. Mais il n'avait pas commencé par là. Ce génie, qui paraît si naturellement abondant, ne devient facile qu'après douze années de travail, de tâtonnements et d'efforts. Il forge lentement l'instrument merveilleux dont il se servira plus tard avec tant de souplesse.

Il a pour premier maître la nature; d'abord, la terre de Mâconnais où il grandit, libre et fort, en plein air, au soleil, avec les petits vigneronns de son village; puis les Alpes aux cimes neigeuses; puis, les bords et les îles enchantés du golfe de Naples, Baïes, Procida, Ischia, Nisida. Il ne traverse pas ces pays si divers en voyageur pressé ou frivole; il y vit, il s'en imprègne, il s'y absorbe dans des méditations, dans des contemplations muettes qui en ont fait passer pour toujours en lui-même le charme, la beauté, la grandeur. Dans les peintures qu'il en tracera plus tard il aura beau disposer et arranger les détails au gré de sa fantaisie, il en rendra l'impression générale avec une émotion, avec une sincérité pénétrantes.

*
* *

Après la nature, la Bible avec ses grandes envolées de poésie. Une mère chrétienne, du tour d'esprit le plus religieux et le plus noble, lui en lit et lui en commente les principaux passages. Elle le familiarise ainsi avec les sommets. En même temps, les rénovateurs du sentiment moderne, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Gœthe, Chateaubriand, M^{me} de Staël, Ossian, lord Byron impriment à son imagination une secousse salutaire. Il est de leur lignée par sa manière de sentir.

Mais c'est à une toute autre école qu'il assouplit son style et qu'il apprend son métier de poète. Il étudie de très près Racine, Voltaire, Gresset, Parny; il y trouve le secret de l'aisance et de la grâce. Il acquiert à son tour ces qualités souveraines, peu à peu, par degrés, à la suite d'un long effort. « La conscience nous crie : « Travaillez ! » écrit-il à Virieu dès 1810. Les *Méditations* ne parurent que dix ans plus tard. Que de sujets entrepris pendant ces dix années, que d'œuvres mises et remises sur le métier avant d'arriver à la forme définitive ! Le poète essaye de tout, de la tragédie, du poème didactique, de l'épopée avant de se fixer dans l'élégie où il excellera. Un *Saül*, une *Médée*, une *Zoraïde*, une *Brunehaut*, un *Mérovée*, un *César*, un *Clovis* sont tour à tour commencés et délaissés. Il espère conquérir la gloire en attachant son nom à quelque travail de longue haleine. Les œuvres moindres auxquelles il met la main de temps en temps ne sont pour lui que des passe-temps de jeunesse,

Il fallut l'encouragement de quelques amis et surtout le patronage des salons littéraires du faubourg Saint-Germain pour décider Lamartine à publier les premières *Méditations*. A vingt-neuf ans, il doutait encore de lui-même. « Je fais, disait-il, de méchants vers, que je n'écris pas, en me promenant tout le long du jour dans les bois les plus sauvages et les plus pittoresques du monde. Ah ! si l'homme pouvait rendre seulement quelque ombre de ce qu'il sent dans la nature même inanimée, cela serait assez bon. Mais nous ne faisons que de pâles et ternes copies de ce divin original. »

Quoique une modestie alors très sincère et qui ne dura pas lui inspirât cette inquiétude sur son talent, il était enfin maître de sa plume, il possédait le plus harmonieux des instruments, le rythme et la musique du vers élégiaque. Qu'il eût besoin d'exprimer les sentiments d'une âme tendre ou les impressions d'une imagination ardente, les mots allaient répondre à son appel et se ranger d'eux-mêmes, dans un ordre poétique. Le travail et l'effort des années antérieures disparaissent désormais. Tant d'essais, tant d'exercices répétés avaient si bien assoupli ce génie naissant que rien à l'avenir ne devait lui paraître difficile, qu'il allait se sentir en mesure d'aborder tous les genres avec une incroyable aisance.



C'était une force, mais ce fut aussi un écueil. Lentement préparées, revues avec soin rigoureux, avec le désir de n'y rien laisser d'insuffisant, de tout porter à la perfection, les *Méditations* firent entrer le poète d'un seul coup dans la gloire. Inconnu la veille, il était célèbre le lendemain. Une fortune si rapide, l'admiration et l'enthousiasme du public auraient troublé des têtes plus solides que la sienne. Il n'y résista pas, non qu'il se fût laissé gonfler par la vanité ou par l'orgueil, mais il se crut pour l'avenir assuré du succès. Il ne prit plus la même peine pour le préparer, il remplaça le travail lent et attentif par les audaces de l'improvisation. Depuis lors, presque tout ce qu'il écrira, il l'écrira trop vite, avec des négligences ou des insuffisances d'expression qu'une révision plus soigneuse aurait fait disparaître. Il ne retrouvera plus

que par intervalles la langue exquise des *Méditations*, cette harmonie de couleurs et de ton, cette sobriété de touche qui, dès les premiers jours, emportaient tous les suffrages. Le flot sera plus abondant et coulera avec plus de force, il ne sera plus aussi pur.

Moment unique dans l'histoire des lettres que celui où apparut tout à coup, après une longue sécheresse poétique, après la stérilité de l'Empire, une poésie si tendre, où se mêlaient à dose égale les sentiments qui pénètrent le plus l'âme humaine, l'amour, la mélancolie, la foi religieuse. Il y eut alors à travers toute la France un frémissement d'admiration, quelque chose d'analogue, malgré tant de différences, à ce qui s'était produit deux siècles plus tôt, lorsqu'on entendit pour la première fois sur la scène les vers héroïques du *Cid*.

Déjà, dans les *Nouvelles Méditations*, quoique le *Crucifix* et les *Préludes* y soient encore de premier ordre, se révèlent des symptômes de précipitation et de négligence. L'impression d'ensemble est moins nette, le choix des pièces moins scrupuleux, l'inspiration moins soutenue. Déjà aussi commence la maladie dont Lamartine a souffert toute sa vie, qui a perdu tant d'écrivains modernes et inspiré tant d'œuvres médiocres, le besoin d'argent. Savoir rester pauvre ! Vertu rare qu'ont seuls pratiquée quelques sages comme Béranger et Alfred de Vigny ! Quand on aime le luxe, les voyages, les chevaux, quand on rêve de mener la vie d'un grand seigneur, comment résister aux propositions tentatrices des éditeurs ? Ceux-ci sont naturellement attirés par le succès ; à peine un ouvrage a-t-il réussi qu'ils en demandent un nouveau afin de ne pas laisser se refroidir la faveur publique.

Le 15 février 1823, Lamartine écrit à Virieu :

« Je viens de vendre 14.000 francs comptant mon second volume des *Méditations*, livrable et payable cet été... Ayant vendu mon livre, il a bien fallu le faire, et je m'y suis donc mis depuis quelques jours. Cela va grand train. » Trop grand train ! Ce n'est pas ainsi qu'avaient été composées les premières *Méditations*.

En revanche, la pensée du poète se déploie avec plus d'abondance, de variété, d'ampleur. Il touche à plus de

sujets différents, il se renferme moins dans le recueillement poétique, il se mêle davantage au mouvement des idées contemporaines. L'ode intitulée *Bonaparte* témoigne d'une virilité et d'une puissance qu'on n'attendait guère d'une muse élégiaque.

La même richesse d'images et de rythmes éclate dans les *Harmonies* composées en grande partie à Florence, sous l'inspiration d'un sentiment religieux très vague, mais très sincère. Jusque-là, le poète a surtout chanté l'amour avec la fragilité de ses joies et l'inévitable mélancolie de ses lendemains. Ici, il semble se proposer un but plus élevé, vouloir réveiller la foi dans les âmes endormies. Est-ce bien la foi au sens positif du mot? Ne serait-ce pas plutôt le détachement des choses de la terre, l'aspiration vers l'idéal et l'infini?...

* * *

Quoique son âme conserve des habitudes chrétiennes avec un fonds de sentiment religieux, sa pensée sort des limites précises de la foi pour embrasser un champ plus étendu. Jéhovah, le Christ, l'Esprit Saint, le Dieu du Vicaire savoyard, la Nature l'inspirent tour à tour sans qu'on sache à quelle divinité il donne la préférence dans ce Panthéon poétique. Tout devient vague, excepté le besoin de croire à quelque chose, la confiance dans l'éternelle justice et dans l'infinie miséricorde, l'espoir que tout ne se termine pas avec la vie, qu'une destinée plus haute et des jours meilleurs sont réservés à l'homme. Il y a là comme une suite d'effusions et d'élévations de l'âme qui charment à la fois les croyants, les esprits délicats, les artistes, les femmes. La société française s'y cherche et s'y reconnaît, à ce moment de l'histoire, avec les doutes qui la troublent et les paroles consolantes dont elle a soif.

Alfred Mézières,

De l'Académie française.

PARIS QUI S'EN VA

La prison de la Roquette doit disparaître dans un avenir prochain, ses hôtes de passage seront transférés à la Santé, ô dérision ! Une laborieuse compilation de documents d'archives et de mémoires du temps a permis à MM. H. Vial et G. Capon de reconstituer ce passé disparu.

L'histoire de notre ville étant remplie d'obscurité et de lacunes, il est particulièrement intéressant de jeter un peu de clarté sur les détails négligés par les historiens de l'ensemble de la vieille cité. Les évolutions successives et les agrandissements périodiques de Paris ont rejeté loin de nous les habitations de plaisance : tel faubourg empuanti était autrefois le village charmant qu'il faut aller chercher dans la périphérie suburbaine ; dans le même endroit qui n'évoque plus aujourd'hui que de sinistres visions d'échafaud, s'élevait, splendide, une magnifique demeure des Valois. On avait fait jusqu'à ce jour de timides suppositions sur cette possession royale, elle se trouve cependant confirmée par un passage des *Mémoires d'État* du Chancelier de Cheverny :

« Le 13 août 1575, madame de Cheverny mit au monde
 » mon second fils sur les cinq heures du matin, lequel fut
 » baptisé le 4 septembre ensuivant, en l'église de Saint-Ger-
 » main-l'Auxerrois, environ vers trois heures de l'après-midi,
 » par M. l'Evêque d'Angers, confesseur du roy. — Le roy
 » et la reine me voulurent faire l'honneur et faveur d'être
 » parrain et marraine, assistés de Mgr d'Alençon, du roy de
 » Navarre et de tous les autres princes ; et fut nommé par le
 » roy de son propre nom Henry et est à présent mon fils
 » aîné et porte le nom d'Esclimont — Et en même temps le
 » roy me donna la maison de la Roquette, près de la porte
 » Saint-Antoine de Paris qui lui avait cousté 26.000 livres,
 » où je dépensay beaucoup depuis pour l'accommoder et l'em-
 » bellir pour y recevoir Leurs Majestés qui y venaient sou-
 » vent se promener et se retirer de la presse. »

L'heureux personnage à qui Henri III venait de faire ce don magnifique était Philippe Hurault, comte de Cheverny et de Limours, cinquième fils de Raoul de Cheverny et de Marie de Beaune, qui fit la campagne d'Allemagne à la suite de

Henri II et acheta la charge de conseiller-clerc à Michel de l'Hôpital, en 1562. Le 15 mai 1566 il épousa la fille du premier président au Parlement Anne de Thou. Cheverny était un homme heureux, la reine mère jeta les yeux sur lui; il devint, grâce à sa souplesse, chancelier de Henri de France, duc d'Anjou, et lorsque le prince revint de Pologne, Cheverny garda les sceaux.



Le séjour de cette maison de plaisance était enchanteur; les hauteurs boisées de Montlouis répandaient une douce fraîcheur dans les jardins et dans les garennes du clos, loin des bruits de la ville, éloigné des villages de Pincourt et de Charonne. Un chemin conduisait de la porte Saint-Antoine à la demeure seigneuriale et s'arrêtait devant la poterne de l'entrée. L'eau arrivait abondamment pour alimenter les rivières et les ruisseaux du parc; nous trouvons à la date du 6 janvier 1578 une pièce établissant l'importance de la canalisation nécessaire aux jeux hydrauliques :

« Le prévot des marchands et échevins et Philippe Hurault, » chevalier seigneur de Cheverny et de la Roquette, s'oblige, » au sujet des eaux dudit sieur, comme seigneur de la » Roquette à lui livrer et entretenir à perpétuité, aux frais et » dépens de ladite ville, la conduite des tuyaux de plomb de » 10 lignes de diamètre d'eau à prendre aux réservoirs publics » de Belleville. »

En mai 1588, la Roquette était devenue un jour un foyer de ligueurs. Madame de Montpensier, qui fréquentait la maison des Huraut, y cacha des conspirateurs dont le but était d'enlever Henri III : il s'agissait de surprendre le roi revenant du bois de Vincennes avec une faible escorte et de jeter l'alarme de la mort du monarque dans Paris, ce qui, étant donné l'état des esprits, aurait donné lieu à de graves désordres dans la ville. Ce beau projet avorta grâce à la vigilante initiative d'un lieutenant de la Prévôté, nommé Nicolas Poulain : Henri III, prévenu, s'entoura d'une garde nombreuse et son retour s'effectua sans encombre. Nicolas Poulain consigna le fait dans son rapport; mais, peu ferré sur la généalogie de la famille Huraut, il

désigne la maison de la Roquette sous le nom de Bel-Esbat, dans le faubourg Saint-Antoine, à main gauche; or, c'est à une autre branche des Huraut qu'appartenait ce titre, nom d'une seigneurie de Seine-et-Oise.

Disgracié, le chancelier se retira dans sa terre de Cheverny et médita longuement sur sa conduite passée jusqu'à la mort de son maître. Henri IV lui rendit sa charge, qu'il garda jusqu'à sa mort — juillet 1599.

Au mois de janvier de la même année, Philippe Huraut s'était défait de sa maison de campagne; il avait trouvé un acquéreur dans la personne d'une amie: madame de Mercœur.

Madame de Mercœur revendit, en 1611, cette maison à Jacques d'Aumont, chancelier baron de Chappes; par héritage, elle revint à Antoine d'Aumont, marié à Catherine Huraut, fille du chancelier de Cheverny, vers 1617. Le 30 janvier 1636, les religieuses Hospitalières de la Charité firent l'acquisition de la Roquette, mais elles ne s'y installèrent d'une façon définitive qu'en 1690; le couvent contenait dix-neuf lits pour les vieilles femmes infirmes.



Supprimé en 1791, le couvent fit partie des biens qui furent donnés à l'Administration des Hospices; le 16 vendémiaire an V, elle en prit possession, le 16 juin 1801, pour en faire une filature qui dura jusqu'en 1811, époque où fut ordonnée la vente des propriétés que possédaient à Paris les établissements charitables.

En 1818, la rue de la Roquette fut percée à travers l'ancienne résidence royale; le 5 mars 1832, la partie où s'élève le dépôt des condamnés fut achetée 125.000 francs; sa construction, commencée l'année suivante, coûta la bagatelle de 1.443.947 fr. 09 c. Ce n'était pas cher pour une prison modèle, d'où l'évasion était une utopie.

H. Vial et G. Capon.

Le Directeur-Gérant : A. STEENS.